

Em 8 de maio de 1963.

IBECC/288

Oriente-Ocidente.
"A Tailândia!"

J. Regina Faurey
13.5.63
Furtado

Senhor Diretor,

1/1

Tenho a satisfação de encaminhar a Vossa Senhoria, em aditamento ao ofício IBECC/104, de 1 de março de 1963, o ofício ED/312/31, de 14 de março do corrente ano, com mais um trabalho de divulgação da UNESCO, no seu programa de aproximação Oriente-Ocidente. Desta vez trata-se de uma informação sobre a Tailândia que, - sugere aquele Organismo Internacional, - seja utilizado como elemento auxiliar de conhecimento de culturas estrangeiras, nos vários países Membros.

2. O Secretariado da UNESCO solicita ainda que o IBECC (Comissão Nacional Brasileira da UNESCO) obtenha dos órgãos educacionais do Brasil a participação ativa no sentido de assegurar a mais ampla divulgação possível a esse tipo de conhecimento, procurando difundí-lo e utilizá-lo o mais freqüentemente possível nos meios estudantis.

Aguardando uma resposta para transmití-la ao Departamento de Educação da UNESCO, aproveito a oportunidade para renovar a Vossa Senhoria os protestos da minha estima e consideração.

Zorayma de Almeida Rodrigues Nog. Porto

(Zorayma de Almeida Rodrigues Nog. Porto)
Secretária Executiva.

Ao Professor Anísio Spinola Teixeira,
Diretor do Instituto Nacional de Estudos Pedagógicos (INEP)
Ministério da Educação e Cultura.

ZARNP/LCF.

place de Fontenoy
Paris-7^e



united nations educational, scientific and cultural organization
organisation des nations unies pour l'éducation, la science et la culture

téléphone : SUFFren 98-70,
SUFFren 86-00, SOLferino 99-48
télégraphe : UnescoParis
telex : 27602 Paris

in your reply, please refer to :
en répondant, veuillez rappeler :

n° ED/312/31

14 MARS 1963

Oriente-Occident: Thaïlandia.

Objet : "La Thaïlande"

Monsieur,

... Vous trouverez sous ce pli un exemplaire d'un document intitulé "La Thaïlande", qui a été publié par l'Unesco dans le cadre de son Projet majeur relatif à l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident. Ce document a été rédigé sous les auspices de la Commission nationale thaïlandaise, avec le concours financier de l'Unesco.

Il est principalement destiné à être utilisé par les auteurs et éditeurs de manuels scolaires ou d'autres textes de lecture s'adressant à des enfants de 12 à 15 ans.

L'Unesco étant titulaire du droit d'auteur, les demandes tendant à obtenir l'autorisation de reproduire cette documentation devront être adressées au Service des documents et publications de l'Unesco.

Bien que ce document soit surtout destiné aux fins indiquées ci-dessus, les maîtres et les écoles sont également invités à l'employer sous sa forme actuelle comme auxiliaire pour l'étude des cultures étrangères.

Le Secrétariat serait heureux de recevoir vos observations sur ce document ainsi que vos suggestions quant aux moyens de lui assurer une diffusion et une utilisation aussi larges que possible.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

D.V. Irvine
Chef de la Section d'éducation pour
la compréhension internationale

Deshi fura li mitada

UNESCO/TE/4

Paris, 28 de febrero 1963

Traduzido de inglés

CBPE, Rio de Janeiro, maio 1963.

Traduzido de francês

UNESCO

Projeto maior relativo à aproximação mútua
dos valores culturais do Oriente e do Ocidente

Leira de leitura para o ensino das
culturas do Oriente

Tailandia

Pedido sob os auspícios da Comissão Nacional
da Tailândia para a UNESCO. por
Mon - Luang Boonlua Kunjara De Jayasurran

Índice:

Introdução

Agradecimentos

Nota do autor

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII

Conhecimento do povo tailandês

A auron da Tailândia moderna

A luta pela vida no mundo moderno

Como vivem as famílias tailandêses

O povo tailandês ao trabalho

As religiões do povo Thai

Cerimônias, festas e divertimentos em Tailândia

Loendas populares

apendice I

transliterações dos nomes Thai

apendice II

Algumas publicações em inglês sobre Tailândia

Comissão Estadual - S. Paulo

Material para o ensino de Ciências
 Conjunto de Física
 Conjunto de Química
 Conjunto de Ciências
 Conjunto de Eletrotécnica

Introdução

Em fevereiro de 1960, realizou-se em Wellington (Nova Zelândia) um estágio de estudos sobre a utilização de publicações escolares nos desenhos e materiais da educação mútua dos valores culturais do Ocidente e do Oriente.

Os participantes desse estágio recomendaram a publicação de livros de leitura complementar sobre diversos países do mundo a fim de possibilitar aos alunos, desde cedo, o conhecimento ~~de~~ ^{atitudes} ~~de~~ ^{quando-os a adotar um atitude} de interesse, amizade e simpatia.

Em 1964, a Comissão Nacional da Tailandia para a Unesco, ~~entrou~~ ^{entrou} em acordo com a Unesco para o preparo do manuscrito e das ilustrações de uma obra sobre a vida e a cultura que pudesse servir de livro de leitura complementar para alunos de 11 a 15 anos. (1) #

ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

PROJET MAJEUR RELATIF A L'APPRECIATION MUTUELLE
DES VALEURS CULTURELLES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

Livre de lecture pour l'enseignement des cultures de l'Orient

THAILANDE

Rédigé sous les auspices de la Commission nationale thaïlandaise pour l'Unesco
par Mon-Luang Boonlua Kunjara Debayasurvarn

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|----|
| Introduction | 2 |
| Remerciements | 2 |
| Note de l'auteur | 3 |
| I. Connaissance du peuple thaïlandais | 3 |
| II. L'aube de la Thaïlande moderne | 11 |
| III. La lutte pour la vie dans le monde moderne | 14 |
| IV. Comment vivent les familles thaïlandaises | 19 |
| V. Le peuple thaïlandais au travail | 22 |
| VI. Les religions du peuple thaï | 24 |
| VII. Cérémonies, fêtes et jeux en Thaïlande | 28 |
| VIII. Légendes populaires | 32 |
| Appendice I Translittération des termes thaïs et asiens | 42 |
| Appendice II Quelques publications sur la Thaïlande parues en anglais | 43 |

Unesco 1962
Publié sous la responsabilité de la Commission nationale thaïlandaise pour l'Unesco.

INTRODUCTION

En février 1960, eut lieu à Wellington (Nouvelle-Zélande) un stage d'études sur l'emploi des publications scolaires pour le développement de l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident.

Les participants à ce stage recommandèrent, entre autres, de publier des livres de lecture complémentaires sur les divers peuples du monde afin que les élèves puissent, très jeunes, apprendre à les connaître et adopter une attitude fondamentale "d'intérêt, d'amitié et de sympathie". En 1961, heureuse de l'occasion qui lui était donnée de collaborer activement à cet important projet, la Commission nationale thaïlandaise pour l'Unesco se mettait d'accord avec l'Organisation pour préparer le manuscrit et les illustrations d'un ouvrage sur la vie et la culture thaïlandaises, qui pourrait servir de livre de lecture complémentaire aux élèves de 11 à 15 ans¹.

La Commission a invité Mon-Luang Boonlua Kunjara Debayasurvarn, éducatrice thaïlandaise et écrivain bien connu dans son pays, à établir le texte qui est aujourd'hui entre vos mains. Elle tient à exprimer sa profonde gratitude aux personnes qui lui ont prêté leur concours, et dont les noms figurent à la page suivante. Elle désire également remercier l'Unesco qui lui a accordé son soutien financier. Il reste à espérer que le livre contribuera à susciter un large et puissant courant d'intérêt à l'égard de la Thaïlande et que, dans un avenir pas trop lointain, tous les peuples du monde scelleront cette union des esprits et des coeurs que l'Unesco s'efforce de réaliser par son Projet majeur sur l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident.

Le Comité culturel, Commission nationale pour l'Unesco, Bangkok (Thaïlande).

Président : Khuning Dusdi Malakul.

REMERCIEMENTS

La Commission nationale thaïlandaise pour l'Unesco exprime ses remerciements aux personnes et organisations suivantes qui lui ont prêté leur concours pour l'établissement du manuscrit et des illustrations :

Phya Anuman Rajadhon, président de l'Institut royal de Thaïlande, qui a conseillé l'auteur pour certains chapitres du manuscrit ;

M. Thomas A. Durr, du Département de l'enseignement secondaire au Ministère de l'éducation à Bangkok, qui a revu certaines parties du manuscrit ;

M. Theodore Plaister, de la Faculté d'éducation de l'Université Chulalongkorn à Bangkok, qui a revu aussi le manuscrit ;

M. Chinda Chayaratna, qui a aidé l'auteur pour l'étude des lois thaïlandaises sur l'esclavage avant le XXe siècle ;

M. Winit Sriyaphand, de la Division de l'information pédagogique au Ministère de l'éducation à Bangkok, qui a fourni la plupart des photographies en couleurs ;

Mlle Chirabba Ornruang, qui a fourni également des photographies ;

M. Prakhun Bunnag, du Département de l'enseignement secondaire au Ministère de l'éducation à Bangkok, qui a collaboré aux travaux photographiques ;

1. Le manuscrit est accompagné d'un grand choix de diapositives en couleurs, de photographies en noir et blanc, etc. Les illustrations ne sont pas reproduites dans le présent document. Les éditeurs ou autres personnes qui souhaiteraient en faire usage sont priés de s'adresser à l'Unesco, place de Fontenoy, Paris VIIe, France.

L'Ecole normale Suan Dusit, qui a fourni les fruits, les légumes et les confiseries pour les illustrations ;

L'Office de tourisme thaïlandais qui a fourni la plupart des photographies en noir et blanc.

NOTE DE L'AUTEUR

Comme il est dit dans l'introduction, ce livre a été écrit à la demande de la Commission nationale thaïlandaise pour l'Unesco à la suite d'un accord conclu avec l'Unesco elle-même. Lors du stage de Wellington on avait émis l'idée que les textes de lecture destinés aux enfants et aux adolescents pourraient servir à leur faire connaître les problèmes actuels qui se posent aux divers pays du monde. Or, ma propre expérience m'a prouvé qu'il était difficile d'inciter les jeunes à lire des ouvrages traitant de problèmes qui pouvaient leur paraître peu en rapport avec leur vie quotidienne. Certes, des questions telles que la conservation, la santé et l'éducation sont très importantes : mais il semble que les jeunes demandent autre chose aux livres qu'ils lisent. J'ai donc essayé de m'en tenir à un juste milieu. J'ai fait en sorte que cet ouvrage ne soit pas assez léger pour constituer une lecture purement récréative ni assez sérieux pour qu'il ne soit qu'un manuel d'étude. Je laisse aux parents et aux maîtres le soin d'aider mes jeunes lecteurs dans les chapitres les plus ardues et les moins attrayants. Je forme aussi le voeu que le livre incite certains d'entre eux à étendre le champ de leurs lectures, non seulement sur la Thaïlande, mais sur d'autres pays qui leur sont peu connus. On trouvera à l'Appendice I quelques titres d'ouvrages écrits en anglais sur la Thaïlande.

Je voudrais saisir l'occasion qui m'est donnée ici pour dire mon espoir de voir bientôt se lever le jour où tous les peuples du monde prendront conscience de l'intérêt qu'ils ont à mieux se connaître, puisqu'ils ont tous les mêmes possibilités et les mêmes problèmes et que tous partagent les craintes et les appréhensions d'une époque pourtant chargée de promesses.

Mon-Luang Boonlua Kunjara Debayasurvarn

I. CONNAISSANCE DU PEUPLE THAÏLANDAIS

Où est la Thaïlande ?

A l'extrémité sud-est du continent asiatique s'étend une région que les livres de géographie appelaient jadis l'Indochine, car elle était limitée par les deux grands pays, l'Inde à l'ouest et la Chine au nord. A l'est de cette région, c'est l'océan Pacifique, immense étendue d'eau, qui sépare mais aussi relie deux vastes continents, l'Asie à l'ouest et l'Amérique à l'est.

Aujourd'hui, l'Indochine est plus généralement connue sous le nom de péninsule de l'Asie du sud-est. Dans les textes anciens, on l'appelait Suvarnabhumi, mot sanscrit qui veut dire "région d'or" ou "terre d'or". Ce nom sanscrit est souvent employé par les habitants actuels, et à juste titre, car cette partie du monde est riche en ressources naturelles, en légendes et en événements historiques.

Si vous regardez une carte, vous verrez que tout à côté de l'Inde se trouve la Birmanie, le pays le plus à l'ouest de la péninsule. En descendant vers le sud, vous verrez la péninsule malaise, qui s'avance en dehors de la "terre d'or". Dans cette péninsule, se trouve un nouveau pays : la Fédération de Malaisie, et sur l'île située à l'extrême pointe, le nouvel Etat de Singapour. En remontant vers le nord-est, vous constaterez que deux pays bordent le Pacifique, le Nord-Viêt-nam, et le Sud-Viêt-nam ; à l'ouest, à l'intérieur de la péninsule, vous voyez deux royaumes, le Laos et le Cambodge ; et en continuant vers l'ouest, vous découvrez la Thaïlande, qui occupe une position presque centrale et qui est entourée en partie par tous les pays de la terre d'or. La situation géographique de la Thaïlande a joué un rôle important dans l'histoire du pays et le développement de sa culture, comme nous le verrons plus tard.

La capitale de la Thaïlande s'appelle Bangkok en anglais, mais Krungtheb en langue thaïe. On peut l'atteindre par avion de toutes les grandes villes du monde. Les Anglais avaient coutume de dire "le Siam" pour parler de la Thaïlande et les "Siamois" pour parler de son peuple, mais ces deux termes n'ont jamais été employés par les Thaïlandais eux-mêmes, sauf en certaines occasions spéciales. Dans la langue nationale, le pays s'appelle "Pratet Thai", le peuple "Khon Thai" et la langue elle-même "Phasa Thai".

Qui est le peuple thaïlandais ?

Il arrive que l'on vive plusieurs années dans un pays sans réussir à bien connaître ses habitants. Les livres en apprennent quelquefois beaucoup plus qu'un long séjour.

Lorsqu'on veut bien connaître une personne, il faut savoir dans quel milieu elle a vécu, quelle éducation elle a reçue, quelles ont été ses habitudes, etc., et, quand on sait tout cela, on s'aperçoit que ce sont les personnes et les choses du milieu desquelles elle a vécu qui l'ont faite ce qu'elle est. De même, pour comprendre les peuples d'autres pays, il faut savoir un peu comment ils vivent, comment ils mangent, comment ils s'instruisent, avoir quelque idée de leur histoire passée et de ce qu'ils espèrent devenir, apprendre comment ils travaillent et comment ils s'amusent, ce qu'ils aiment et ce qu'ils détestent et cherchent à éviter.

Si vous regardez des images représentant des hommes et des femmes de Thaïlande, vous constaterez qu'ils portent des vêtements que l'on peut trouver facilement et qui ressemblent à ceux que portent aujourd'hui la plupart des autres peuples du monde. Mais vous verrez aussi des danseurs en riches costumes, et des hommes et des femmes en leurs habits de fête.

Les Thaïlandais ne sont pas aussi grands que les Européens. Ils ont le teint légèrement olivâtre et les cheveux noirs. Lorsqu'ils vivent et travaillent longtemps à l'air, leur teint devient brun. Le peuple thaïlandais est aujourd'hui de sang mêlé ; c'est pourquoi on peut y trouver plusieurs types différents. Dans le sud, certains ont des cheveux crépus et des lèvres épaisses, mais la plupart des Thaïlandais ressemblent beaucoup aux autres peuples d'Asie.

D'où viennent les Thaïlandais ?

Pour comprendre le peuple d'un pays, il importe de connaître son histoire, et l'histoire du peuple de Thaïlande est des plus intéressantes.

Comme presque tous les autres peuples du monde, les peuples Thaïs n'ont pas toujours vécu dans ce qu'ils considèrent aujourd'hui comme leur pays. L'histoire nous apprend que les Thaïs s'établirent d'abord dans la vallée du Yang-tsé-kiang. Puis ils se fixèrent, il y a trois mille ans environ, sur de petites terres de la vallée du Sin-kiang, et plus tard dans la région que l'on appelle maintenant le Yunnan, dans la partie méridionale de la Chine. Peu à peu, ils émigrèrent par groupes vers le sud et, aujourd'hui, ils sont dispersés sur un vaste territoire de l'Asie du sud-est.

Il faut savoir que les Khon Thaïs, comme ils s'appellent dans leur langue, vivent maintenant disséminés dans de nombreuses régions. Bien qu'ils ne forment pas une seule nation, ils se considèrent comme les membres d'une même famille. Ils ont le sentiment d'un lien de parenté et sont fiers de leur race et de leur langue. Ils possèdent tous à peu près les mêmes traits de caractère et observent nombre de coutumes qui étaient les leurs avant qu'ils ne se séparent. Les Khon Thaïs vivent maintenant dans les Etats Shan, union autonome de groupes thaïs qui fait partie de la Fédération birmane ; ils résident aussi dans le Royaume du Laos, situé au nord-est de la Thaïlande, dans de vastes régions du Nord-Viêt-nam et du Sud-Viêt-nam, en de nombreux points du Yunnan et dans certaines parties de l'Inde. Et, naturellement, ils constituent la grande masse de la population de Thaïlande ; mais celle-ci comprend aussi des groupes qui appartiennent à d'autres races et qui ont des coutumes et des traditions différentes et qui, à l'origine, ne s'appelaient pas Thaïs ; aujourd'hui ils sont reconnus comme tels par la loi et par les véritables descendants des Thaïs.

Dispersés pendant des siècles sur des terres lointaines, les Thaïs de Thaïlande s'enorgueillissent d'être à présent réunis et ils sont fiers de leurs traditions millénaires auxquelles ils sont si profondément attachés. Ils sont fiers d'avoir quitté leurs demeures à plusieurs moments de leur histoire par amour de la liberté et parce qu'ils préféraient la paix à la guerre. Les Thaïs ont horreur de la guerre, lorsque celle-ci n'est pas absolument nécessaire ; mais l'histoire nous enseigne que lorsqu'ils ne peuvent échapper à leurs ennemis qu'en les combattant, ils savent se battre avec courage et tenacité.

Les Thaïs ont toujours aspiré à la liberté. L'histoire nous les montre se déplaçant de plus en plus loin vers le sud, parfois en petits groupes, parfois en très grand nombre, s'établissant sur une terre, y construisant des villes, fondant des Etats et des royaumes, puis émigrant à nouveau. En général, ils partaient parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre à un pouvoir qu'ils considéraient comme injuste, ou même à un gouvernement qu'ils jugeaient trop sévère. Ils ne voulaient pas accepter, même pour très peu de temps, un chef trop puissant, fût-il issu de leur propre communauté, ni un gouvernement étranger.

Par exemple, un petit groupe de Thaïs, en route vers le sud, trouvait un endroit propice et s'y fixait ; il y construisait une ville et y créait un Etat. Un autre groupe faisait de même, mais, par un concours de circonstances, il progressait en nombre et en puissance ; le groupe le plus faible, voyant son voisin devenir de plus en plus fort, jugeait bon de s'en éloigner surtout si ce voisin avait à sa tête un chef belliqueux. Il en fut ainsi pendant de nombreux siècles, jusqu'au moment où - il y a environ 800 ans - les sociétés thaïes commencèrent à se constituer en solides nations.

En l'an 1800 de l'ère bouddhiste, c'est-à-dire en 1257 après Jésus-Christ, se forma un Etat thaï, le royaume de Sukhothai. Sous le règne d'un sage et puissant monarque, qui aimait mieux recourir à la persuasion qu'à la force, plusieurs groupes s'unirent et le reconnurent pour leur souverain. En se développant, ce royaume a donné naissance à la nation thaïe d'aujourd'hui. Sukhothai est à présent une petite ville située à environ 570 kilomètres de Bangkok par la route.

Les premiers rois de Sukhothai se dénommaient Phra Ruang. "Phra" est un terme que les Thaïs placent devant le nom des personnes qu'ils aiment et respectent. "Ruang" signifie "aube" et "Sukhothai" est emprunté à un vieux mot indien qui veut dire "bonheur naissant".

Phra Ruang Ier fut couronné officiellement Roi Sri Indraditya, ou Intratit. Ses ancêtres se perdent dans la légende. Il existe de nombreux contes populaires sur les rois de Sukhothai, que ce soit Phra Ruang Ier ou les autres monarques du même nom. Voici deux histoires qui pourront vous intéresser.

L'histoire d'Aroon Kumar

Il était un roi de Harinpoonchai nommé Abayakamini. C'était un excellent roi, chéri de ses sujets et de ses voisins, mais craint par les méchants. Abhai (c'est son nom en abrégé) aimait se promener dans la forêt qui entourait sa ville pour admirer la nature et pour méditer. Il aimait surtout une grotte où il lui arrivait de passer deux ou trois nuits, délivré de ses hautes charges. Un jour, en pénétrant dans cette grotte, il découvrit une belle jeune femme étendue sur la dalle de pierre où il avait coutume de dormir. Lorsque l'inconnue ouvrit les yeux, elle lui apparut encore plus belle et il en tomba aussitôt amoureux.

Il lui demanda par quel hasard elle était venue dormir là, toute seule ; elle répondit timidement qu'en se promenant elle avait été attirée par la beauté de la grotte. Le roi Abhai lui demanda alors son nom et elle lui dit, plus timidement encore, qu'elle s'appelait Ootaya ou Oothai et qu'elle était la fille du roi des Nagas. Dans les temps anciens, les hommes croyaient que des êtres surnaturels vivaient à leurs côtés, possédant une intelligence humaine mais doués d'un pouvoir magique. Les "nagas" étaient de grands serpents qui pouvaient se changer en humains à volonté. Ils crachaient des flammes devant leurs adversaires et de cette manière les tuaient aisément. Mais le vaillant roi Abhai n'avait pas peur. Il jura un amour éternel à la princesse et ils passèrent ensemble une semaine de félicité. Puis la princesse dit adieu au roi, car son père ne lui permettait pas de rester plus longtemps parmi les humains.

Le roi Abhai ne retrouva jamais son adorable princesse. Il l'aimait si ardemment qu'il forma le projet de faire élever en son honneur un majestueux édifice. De toutes les régions, proches ou lointaines, il fit venir les meilleurs architectes du temps et leur demanda de construire un château dont les ornements représenteraient des "nagas" pour mieux lui rappeler la princesse Oothai. Un grand naga devait ramper sur le toit couvert de tuiles d'or du corps principal et d'autres former les rampes des escaliers à toutes les entrées du palais. Tous les hommes valides du royaume reçurent l'ordre de prendre part aux travaux.

Un jour qu'il faisait sa tournée d'inspection, le roi perçut une grande agitation dans une partie de l'édifice. Il s'enquit de la cause de ce désordre, et on lui présenta un petit garçon qui pouvait être âgé de quatre ans. On lui dit que c'était le fils de l'un des ouvriers, que celui-ci avait emmené avec lui afin de pouvoir le surveiller pendant que la mère travaillait dans la rizière. Mais - ô miracle - à mesure que l'enfant se déplaçant en jouant, l'ombre du naga au faite du toit se déplaçait aussi pour le protéger du soleil brûlant. Le roi Abhai fixa longuement le petit garçon puis demanda à l'homme qui l'avait amené s'il était réellement son fils.

Bégayant et tremblant, car il n'était pas habitué à parler à un roi, l'ouvrier déclara qu'il avait trouvé l'enfant dans une grotte pas très éloignée de la ville. Il était étendu dans une sorte d'oeuf gigantesque, vêtu d'un riche manteau d'or que l'homme avait gardé soigneusement sachant qu'il permettrait d'établir un jour le lignage de l'enfant. Lorsque le roi vit le manteau d'or, il reconnut celui qu'il avait donné à la princesse Oothai. Il remercia l'homme avec les marques de la plus vive reconnaissance et le couvrit de tant de présents qu'il fit sa fortune pour le reste de ses jours. Il nomma l'enfant Aroon Kumar, c'est-à-dire le Prince de l'aube, d'après le nom de sa mère qui voulait dire "Lever de soleil". "Aroon" est un mot dérivé du Pali, langue sacrée des Bouddhistes comme le latin l'était pour les chrétiens. Plus tard, Aroon devint roi, et s'appela Phra Ruang.

D'après la légende, Aroon grandit en beauté et en noblesse et fut fait gouverneur de Sri Sajnalai, ville proche de Sukhothai. Comme tous les rois de Sukhothai ont été appelés Phra Ruang certains pensent que l'histoire que vous venez de lire a trait à la naissance du premier souverain de cette dynastie. "Sri Indratit" est une variante de "Aroon", et "Sukhothai" contient le nom de la mère de Phra Ruang, "Oothai".

On connaît une autre histoire tout aussi intéressante qui raconte la vie de celui qui unit les Thaïs et les rendit assez puissants pour qu'ils puissent proclamer leur indépendance et se constituer en nation.

L'histoire du roi Phra Ruang aux paroles de vérité

Vous savez que les Thaïs descendirent du nord pour venir se fixer dans la Terre d'or. Vers le milieu du XIIIe siècle après Jésus-Christ, ils s'établirent dans des cités disséminées le long de la vallée de la Chaophraya, qui est appelée le Menam sur les cartes ; le mot "menam" signifie "rivière" et n'est donc pas un nom propre.

La Terre d'or avait déjà été habitée et mise en valeur par des peuples de races et de cultures diverses, mais vers le milieu du XIIIe siècle, le plus puissant était le peuple Khom. Les Thaïs furent obligés de reconnaître l'Empereur comme leur suzerain et durent lui payer tribut sous diverses formes. Par exemple, l'Etat de Lawo, le plus proche de l'Empire khom (il s'étendait sur le territoire du Cambodge actuel) devait fournir de l'eau douce pour l'usage personnel de l'Empereur.

Le chef du Lawo avait un fils nommé Ruang, qui possédait un pouvoir miraculeux : tout ce qu'il souhaitait ou ordonnait devenait réalité. Il découvrit ce don alors qu'il était âgé d'une dizaine d'années. Un jour que dans une petite barque, il remontait une rivière pour rentrer à la maison, il ne put résister à la violence du courant. Il s'écria comme un petit enfant "Oh, si seulement l'eau coulait dans l'autre sens". Et soudain, le courant changea de direction et il put revenir en ramant sans aucune peine. Il ne laissa rien paraître de son pouvoir excepté en une occasion : il mangeait un poisson et, lorsqu'il eût fini, il jeta l'arête dans un cours d'eau en disant : "Et maintenant nage !", et l'arête se mit à nager comme un poisson vivant. C'est depuis ce jour

- pensent certains - que l'on peut voir dans les rivières du nord de la Thaïlande ces poissons à la chair transparente que les paysans appellent "Phra Ruang". Cet événement révéla son extraordinaire pouvoir à quelques jeunes gens qui étaient ses amis intimes. Lorsque arriva le moment de payer le tribut annuel en eau douce, un dignitaire khom arriva pour prendre possession de la quantité d'eau exigée, que l'on puisait ordinairement dans de grandes jarres à un lac réservé à cet effet. Ruang pensa que le moment était venu pour lui de montrer aux Khoms que c'était la dernière fois qu'ils percevraient leur tribut. Il fit confectionner des paniers en tiges de bambou tressées, puis il dit à ses hommes de les remplir d'eau. Alors il ordonna au liquide de rester dans le panier. Les Khoms furent frappés de terreur et, aussitôt arrivés dans la capitale impériale, ils rapportèrent le fait à l'Empereur.

L'Empereur des Khoms eut tôt fait de comprendre que si Ruang continuait à vivre, il ne tarderait pas à libérer son peuple de la domination khom ; aussi résolut-il de le faire tuer. Un officier nommé Phya Dejo qui avait assisté au miracle de l'eau s'offrit comme volontaire. Il retourna au Lawo, mais là il apprit que Ruang s'était enfui dans le royaume de Sukhothai, Etat plus riche et plus grand que le Lawo. Phya Dejo se lança à sa poursuite et pour remplir sa mission plus sûrement, il voyagea sous terre grâce à un pouvoir magique. Il remonta au jour dans la cour d'un monastère qu'un jeune moine était en train de balayer. Il lui demanda où était Ruang. Or il se trouva que le moine était Ruang lui-même, qui avait revêtu la robe jaune que portent dans de nombreuses régions d'Asie ceux qui se font moine. Ruang reconnut l'officier khom et prononça ces mots : "Tu resteras là pour toujours". Alors son ennemi se figea sur place et peu à peu se transforma en pierre. Lorsque les Thaïs comprirent quel chef merveilleux ils avaient, ils s'enthousiasmèrent, se révoltèrent contre les Khoms et réussirent à fonder un royaume indépendant au Sukhothai. Ruang fut couronné roi. On lui donna le nom de Sri Indraditya, qui veut dire "puissant comme le soleil" en l'accouplant à son nom d'origine, dont le sens est "lever de soleil" ou "aube".

On suppose que la légende des récipients en bambou est liée à l'existence du "kru", vase destiné à contenir de l'eau, que Ruang, en homme intelligent, aurait inventé et que l'on employait encore dans les campagnes il y a peu de temps. Ce vase était fait de tiges de bambou finement découpées et entrelacées en une trame serrée que l'on recouvrait ensuite de laque ; il était à la fois étanche et léger. La légende des "paroles de vérité" vient sans doute de ce que Ruang était ce qu'on appelle un homme de parole. Ayant promis la liberté à son peuple, il réussit à la lui donner. Plus tard, on trouva sur des colonnes de pierre des inscriptions relatant qu'un prince thaï nommé Sri Intratit, aidé de chefs voisins, se mit à la tête de ses hommes qui s'étaient révoltés contre les Khoms et fonda le royaume de Sukhothai.

Les Thaïs s'établissent à Sukhothai

Qu'il s'agisse ou non d'une légende, les rois Phra Ruang restent dans la mémoire du peuple thaï comme les libérateurs de la patrie. Mais ces rois ne se sont pas bornés à briser le joug khom. Ils ont aussi ranimé cette vieille tradition thaïe qui veut que le souverain soit le père de son peuple. Si l'on en croit l'histoire, le troisième roi de la dynastie Phra Ruang fut le plus grand de tous. A l'exemple de l'Empereur des Indes, Asoka, il fit inscrire sur des colonnes de pierre tous les événements liés à l'histoire de la nation thaïe qui survinrent au cours de son règne. Les chroniqueurs des pays voisins et de la Chine le tiennent en haute considération et les historiens en parlent très souvent. Son règne semble avoir été remarquable à bien des égards.

Phra Ruang III fut nommé officiellement Râma Kanhèng lors de son couronnement. L'un des nombreux services qu'il rendit à son peuple fut de réformer l'alphabet thaï. Auparavant, les Thaïs employaient des caractères dérivés de l'ancien alphabet indien. Le roi Râma Kanhèng modifia la forme de la plupart des lettres de manière à mieux adapter l'écriture à la langue thaïe. Il introduisit ainsi plusieurs signes nouveaux. Les inscriptions qu'il fit graver sur la pierre dans la langue du temps sont tellement simples et claires qu'en certaines parties elles se lisent comme de la poésie. Elles nous racontent la vie heureuse des Thaïs sous le bon roi Râma Kanhèng. Elles rapportent, par exemple, comment le roi tranchait les désaccords entre ses sujets. Il ne se contentait pas de donner tort ou raison ; il expliquait aux parties en litige les causes des querelles et la manière de les éviter. On pouvait le voir à toute heure : une cloche était suspendue à l'entrée de son palais et n'importe lequel de ses sujets pouvait sonner et exposer ses griefs au souverain.

A l'extérieur du mur d'enceinte de la capitale, dans une palmeraie ombragée, le roi faisait dresser une estrade et invitait un moine à s'y asseoir pour prêcher au peuple. Il avait coutume d'y prendre place lui-même pour régler les différends entre ses sujets ou leur parler des devoirs de l'homme de bien, épris de liberté.

Le roi Râma Kanhèng était respecté de tous les chefs des groupes thaïs du voisinage qui ne s'étaient pas intégrés à son Etat. Il accorda son aide pour la construction de Chieng-maï qui est aujourd'hui une ville charmante et prospère à quelque 350 km au nord de Sukhothai. Il avait pour amis fidèles le roi Mengraï de l'Etat-cité de Chiengraï, autre célèbre monarque thaï, et le roi de Payao, cité moins puissante. Le royaume de Râma Kanhèng s'étendait vers l'est jusqu'aux rives du Mékong et s'avancé au sud dans la péninsule malaise. Cependant, les chroniques étrangères ne présentent pas le souverain comme un conquérant avide de pouvoir. La plupart le représentent comme un grand roi dont on recherchait la protection contre des ennemis cruels. Même les chroniques birmanes racontent comment il aida à établir l'Etat-cité de Phakho dans la Birmanie méridionale.

L'une des plus importantes entreprises de Râma Kanhèng fut d'introduire le Hfnayâna, l'une des formes du Bouddhisme, aujourd'hui religion d'Etat. Il invita des moines de Nakotn Sri Tamaraj, cité du sud, à venir à Sukhothai pour instruire son peuple, et plus tard fit venir des moines de Ceylan. Jusqu'alors les Thaïs qui vivaient dans le centre de la Terre d'or observaient une forme de bouddhisme connue sous le nom de Mahâyâna. L'école Mahâyâna tolérait des pratiques empruntées à d'autres cultes. L'école Hfnayâna s'élève contre l'excès de pompe et prône une morale fondée sur la sagesse.

Râma Kanhèng s'intéressait aux arts et à l'industrie. Il fit venir des maîtres artisans de Chine pour apprendre aux Thaïs à fabriquer la porcelaine. Il visita lui-même ce grand pays, ce qui, en ce temps-là, n'était pas une mince prouesse, vu la distance et les difficultés de transport. Il réorganisa le système fiscal dans un esprit d'équité et avec le souci de stimuler le commerce. Il établit les règles essentielles de la justice. Il rendit les Thaïs fiers de leur patrie et de leur culture et donna l'exemple de hautes vertus, exemple que ses successeurs s'efforcèrent de suivre.

Râma Kanhèng régna une quarantaine d'années et eut pour successeurs ses fils, ses petits-fils et les fils de ces derniers. Plusieurs d'entre eux se signalèrent par leurs mérites propres, gouvernant en princes soucieux du bien-être de leur peuple.

Les années passant, voici qu'apparaît dans le sud-est de la péninsule un prince thaï, guerrier redoutable, appelé Oothong du nom de l'Etat qu'il gouvernait. Ce monarque voulait être indépendant. Le petit-fils de Râma Kanhèng parvint à s'entendre avec lui, et les deux royaumes thaïs voisinèrent dans la basse vallée de la Chaophraya. Le roi Oothong établit sa capitale à Ayouthia et, plus tard, domina toutes les principautés thaïes du sud, qui avaient autrefois reconnu la suzeraineté du royaume de Sukhothai.

Environ un siècle plus tard, l'un des princes d'Ayouthia épousa une princesse Sukhothai et les deux royaumes s'unirent avec Ayouthia comme capitale. Cela se passait vers 1350 après J.-C.

Les Thaïs d'Ayouthia deviennent une puissante nation

Sous les rois d'Ayouthia, le peuple thaï dut changer certaines de ses coutumes, du fait qu'il devenait de plus en plus nombreux et aussi parce que bien d'autres peuples étaient gouvernés par ses rois. A l'origine, ces peuples étaient soumis aux Khoms, lesquels furent absorbés peu à peu par la nation thaïe à mesure que celle-ci se renforçait. Vivant côte à côte et s'alliant par le mariage, les diverses communautés apprirent beaucoup les unes des autres. Jusqu'alors les Thaïs avaient vécu en petits groupes, et ils n'avaient pas besoin de nombreuses lois écrites ni de nombreux juges, ni d'une police organisée. Mais lorsqu'une cité devient un grand Etat, il est nécessaire de rédiger des lois et des règles qui permettent aux juges de trancher les litiges. Sous les rois d'Ayouthia, on établit beaucoup de ces lois et de ces règles : certaines furent empruntées aux Khoms qui avaient déjà gouverné de vastes territoires, d'autres tirées des anciennes coutumes thaïes.

Les rois d'Ayouthia n'ont pas fait l'objet d'autant de légendes que les rois de Sukhothai. Certains sont encore décrits avec amour et respect et quelques-uns représentés comme des hommes cruels ou sots. Parmi les premiers figure le roi Sam Phraya qui épousa une princesse Sukhothai et légua à son fils les deux royaumes réunis.

On trouve aussi le roi Naresavara ou Naresuan, qui est considéré comme l'un des plus grands héros de l'histoire thaïe et dont l'image est encore plus présente dans l'esprit de la jeunesse que celle de Râma Kamhèng, car ce monarque fut également un grand soldat. Il libéra la Thaïlande de la domination birmane au XVI^e siècle après J.-C.. Son frère, qui fut son compagnon d'armes, fut aussi très aimé du peuple thaï. Les rois Naresuan et Ekadosaroth sont toujours mentionnés ensemble à cause de la profonde affection qu'ils se vouaient l'un à l'autre, et on les admire tous deux pour leur extraordinaire bravoure. Enfin, l'un des plus grands fut le roi Naraf. Ce souverain envoya des ambassadeurs à la cour de Louis XIV, qui les reçut dans son célèbre château de Versailles.

Ayouthia demeura la capitale de la Thaïlande pendant quatre cents ans environ. C'est alors qu'un roi très faible monta sur le trône, à une époque où un souverain belliqueux régnait sur les Birmans. Ces derniers envahirent la Thaïlande et s'emparèrent de la capitale. Au cours de cette guerre, qui dura beaucoup d'années, le pays fut dévasté. Un grand nombre d'oeuvres d'art et d'intéressantes archives furent détruites, tant par les soldats étrangers que par les Thaïlandais ignorants. L'armée birmane ayant été provisoirement repoussée, on estima qu'il ne servait à rien de conserver la capitale à Ayouthia et le siège du gouvernement royal fut établi d'abord à Dhonburi ou Thonbury, et plus tard à Krunghthep, où il se trouve encore.

Les Européens arrivent en Thaïlande

Lorsque la Thaïlande avait Ayouthia pour capitale, des Européens - que les Thaïs appellent "farang" - visitèrent la Thaïlande pour la première fois. Ce furent d'abord les Portugais, qui obtinrent l'autorisation de commercer avec la Thaïlande en 1511 après J.-C., et qui furent les seuls Européens connus des Thaïs pendant une centaine d'années. Au XVII^e siècle, sous le règne de Ekadosaroth, apparurent les Hollandais et les Anglais. Les Danois vinrent un peu plus tard, et les Français vers 1662. Les Européens sont venus en Thaïlande pour des raisons diverses. Les Portugais voulaient établir des colonies catholiques en Extrême-Orient. On les encourageait à épouser des femmes indigènes partout où ils allaient et à laisser des descendants de sang portugais et de religion chrétienne. C'est pourquoi on trouve dans la plupart des pays d'Orient des groupes de gens dont les ancêtres étaient Portugais. Ces groupes, tout en conservant la religion catholique romaine, furent absorbés dans la masse de la population. En Thaïlande, il existe dans de nombreuses villes de petites colonies de descendants portugais. Les rois Thaïs les ont protégées et leur ont accordé tous les droits dont jouissaient leurs autres sujets. Les Anglais et les Hollandais vinrent en Asie pour des raisons commerciales, les Français pour des raisons religieuses ou politiques.

Les Français voulaient convertir les Thaïlandais au christianisme et les placer sous la domination ou la protection de la France. Louis XIV envoya un groupe de missionnaires, lesquels étaient convaincus de réussir, car on avait rapporté que le roi Naraf était prêt à accepter la foi chrétienne. Lorsque les missionnaires arrivèrent, ils furent très déçus d'apprendre que l'intérêt et la tolérance dont le roi témoignait n'avaient d'autre source que cette ancienne tradition thaïe qui reconnaissait la liberté religieuse. Courtoisement, le roi Naraf leur fit comprendre leur erreur, les fêta avec magnificence et se mit en devoir de s'instruire sur maintes questions étrangères à la religion.

En fait, toute la nation thaïe apprit beaucoup des visiteurs européens au cours de cette période. Les Portugais leur enseignèrent l'art de fabriquer et d'utiliser les armes à feu et, en même temps, de construire des fortifications pour s'en protéger. Certains servirent les rois de Thaïlande en qualité de soldats et de conseillers ; mais comme d'autres servirent de même les rois de Birmanie, lorsque les deux pays étaient en guerre, il arrivait souvent que l'on en vit combattre dans les deux camps. En dehors de leurs descendants chrétiens, les Portugais ont légué à la Thaïlande plusieurs variétés de gâteaux qui, sous une forme un peu différente, sont encore

servis partout dans le royaume les jours de fête et ont pu être considérés par ceux qui ignorent l'histoire comme des spécialités thaïes.

Des Anglais, les Thaïes ont appris à construire des navires et un peu de la science de la navigation et les Français leur ont enseigné certains éléments d'architecture, d'astronomie et de médecine. Sous le règne du roi Narai, la Thaïlande envoya, pour la première fois, des étudiants en France. En outre, comme on l'a déjà vu, des ambassadeurs furent envoyés à la cour du roi Louis XIV : ce sont peut-être les premiers diplomates asiatiques qui aient été reçus par un roi européen.

A la mort du roi Narai, les Européens devinrent impopulaires en Thaïlande à cause de malentendus religieux et politiques. Nul n'avait l'esprit plus large que le roi, mais tous les peuples craignent les étrangers lorsque ceux-ci veulent leur imposer de nouveaux modes de vie. En maintes occasions, Ayouthia fut le théâtre de luttes intestines, puis sa puissance déclina et finalement, comme vous le savez, la ville fut prise par les Birmans. Pendant près d'un siècle, il n'y eut aucune relation entre la Thaïlande et les nations européennes ; ce n'est que depuis une centaine d'années que les liens ont été renoués.

La Thaïlande et ses voisins d'Asie

Avant de rencontrer les Européens, les Thaïlandais avaient été naturellement en contact avec de nombreux peuples d'Asie.

Lorsque les groupes de Thaïes qui devaient fonder plus tard le royaume de Sukhothai arrivèrent dans les plaines centrales de la Thaïlande actuelle, les Khoms dominaient déjà toute la région qui s'étend de la basse vallée du Mékong au-delà de la Chaophraya, vers l'est. Les Khoms venaient de l'Inde méridionale et s'étaient fixés à Suvarnabhumi. Ils possédaient un sens artistique extrêmement développé et construisirent de beaux monuments de grès qui subsistent encore dans beaucoup de régions de Thaïlande. A l'instar des Romains, ils possédaient une solide organisation militaire. Leur régime politique était fondé sur la croyance que le roi était un "deva", mot sanscrit qui veut dire "dieu" ou "être céleste". Le souverain était ainsi l'objet d'une profonde vénération et jouissait d'un pouvoir pratiquement illimité.

Cette conception n'était pas du tout celle des Thaïes qui, jusqu'alors, avaient été gouvernés par des chefs paternalistes dont le rôle était de veiller au bien-être de la collectivité. Pourtant, après que les Thaïes eurent fondé leur royaume, ils découvrirent qu'il était d'usage d'entourer le roi de pompe et de majesté. A l'imitation des Khoms, ils entreprirent de donner aux princes et aux nobles les noms des dieux et des serviteurs des dieux de la mythologie hindoue. Ils copièrent l'alphabet Khom, et transcrivirent leur propre vocabulaire dans cet alphabet. Cette mode, en honneur à la cour, qui consistait à imiter les Khoms, atteignit son point culminant dans la période où Ayouthia était la capitale. Heureusement, rares ont été les rois Thaïes - si jamais il en fut - qui se sont considérés comme des "deva", bien qu'ils se soient laissés charmer, tout comme leurs sujets, par la poésie des titres et la splendeur des cérémonies.

Les Thaïes apprirent beaucoup sur la philosophie et l'art hindous, indirectement par l'intermédiaire des Khoms, mais aussi directement de l'Inde elle-même. La religion de la plus grande partie de la population thaïlandaise est le bouddhisme, introduit à Savarnabhumi par des missionnaires envoyés par l'Empereur Asoka, qui vécut en Inde au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

C'est également à l'Inde que les Thaïes doivent leurs danses, leur goût pour certaines formes littéraires, leur idéal monarchique. Ceylan leur inculqua la conception méridionale du bouddhisme. Depuis cette époque, des moines bouddhistes ont été souvent envoyés de Ceylan pour faire revivre l'enseignement du Bouddha parmi les Thaïlandais, et vice-versa.

La Chine a joué également un grand rôle. C'est ainsi que la pensée thaïe est tout imprégnée de la doctrine du grand philosophe Confucius. D'autre part, le peuple de Thaïlande a puisé dans les contes chinois qu'il lisait ou entendait les principes de gouvernement, de civisme et de responsabilité des jeunes à l'égard de leurs aînés, qui sont aujourd'hui les siens. On dit que les

Thaïlandais firent venir des artisans chinois pour qu'ils leur enseignent l'art de fabriquer la porcelaine. A la vérité, leurs relations avec les Chinois remontent certainement à des milliers d'années, avant même qu'ils abandonnent les terres où ils s'étaient primitivement fixés. Depuis l'établissement de la monarchie à Ayouthia, les Chinois n'ont cessé d'immigrer en Thaïlande et les mariages mixtes se sont multipliés au cours des générations. Aujourd'hui, une grande partie de la population thaïlandaise a du sang chinois dans les veines.

Les Birmans et les Thaïlandais se sont livrés maintes guerres frontalières, et par la conquête et l'occupation ils ont pu apprendre beaucoup les uns des autres. De nombreux plats thaïlandais, surtout dans les provinces du nord, portent encore des noms birmans et plusieurs des mets les plus goûtés des Birmans conservent leur nom thaï. Les deux peuples se sont aussi mutuellement influencés dans le domaine de l'art et des cérémonies.

Tôt dans l'histoire, les Thaïs sont entrés en relations avec les Malais, qui vivent à présent au sud de la Thaïlande. Les Malais leur apprirent ce qu'il faut savoir de la mer et de la navigation. Les Arabes et les Perses semblent avoir commercé avec les Thaïlandais, et l'on a dit que les premiers amenèrent des chevaux à Ayouthia et les dressèrent pour le compte du roi. A tous ces peuples, lointains ou proches, les Thaïlandais ont emprunté des coutumes et des idées, et ils les ont certainement payés de retour. Néanmoins, ces coutumes et ces idées, ils les ont modifiées et développées afin de les adapter à leurs propres goûts et à leur propre mode de vie.

II. L'AUBE DE LA THAÏLANDE MODERNE

La conquête birmane de 1769 a été, par certains côtés, un bienfait déguisé. Elle a permis de rassembler sous un même gouvernement un plus grand nombre de groupes thaïs que ce n'avait été le cas sous Phra Ruang et les rois d'Ayouthia. Elle a aussi favorisé l'apparition de chefs vénérables qui ont mené le peuple thaï vers cette indépendance nationale qui fait aujourd'hui sa force et son orgueil.

Les royaumes septentrionaux se joignent aux Thaïs du sud

Nous avons vu qu'une foi jurée unissait le roi Râma Kamhèng, troisième Phra Ruang, au roi Mangray et au prince de Phayo. Tandis que Sukhôh et Ayouthia se développaient parallèlement, pour fusionner ultérieurement en un seul royaume, il existait plus au nord, dans les vallées des divers affluents de la Chaophraya, d'autres Etats thaïs, les uns vastes, les autres petits, dirigés par leurs chefs respectifs. Vers la moitié de la période d'Ayouthia, Chieng Mai était le royaume le plus important. De temps à autre, les Birmans s'efforçaient de le soumettre et de l'obliger à payer tribut au souverain birman. Quelquefois, Chieng Mai et Ayouthia se faisaient la guerre. A diverses reprises, Chieng Mai a recherché la protection d'Ayouthia contre la Birmanie.

La guerre de la Birmanie contre Ayouthia, qui s'est terminée par la défaite dont nous avons parlé plus haut, a amené les Etats thaïs du nord à comprendre que mieux valait pour eux s'unir avec les Etats du sud sous un seul gouvernement. Un prince fort habile, du nom de Kawila, se leva parmi les Thaïs du nord et les mena au combat contre les Birmans. Avec l'aide de généraux des Etats du sud, il a fondé l'actuelle nation thaïe et fixé les limites d'une plus grande Thaïlande.

Le roi Thonburi

Parmi les chefs méridionaux qui s'étaient révoltés, avaient refait l'unité des Thaïs et les avaient de nouveau libérés du joug étranger, se trouvait un éminent général que le petit peuple appelait Phraya Tak. Il était à la tête de l'armée sous le régime de l'ancien roi Ayouthia auquel les Birmans avaient enlevé sa capitale. Lorsqu'il s'aperçut que son maître était trop faible pour conduire son peuple à la victoire, il s'enfuit de la cité avec quelques soldats sous ses ordres. Il se dirigea vers le sud-est et s'établit comme chef dans une localité nommée Chandaburi, aujourd'hui une fort jolie ville. Lorsqu'il se jugea assez fort, il se mit à la tête d'une petite armée et

marcha de nouveau sur Ayouthia. Par la force et la persuasion, il gagna à sa cause un nombre toujours croissant d'hommes courageux et il réussit enfin à chasser les Birmans de presque toute la partie centrale de l'ancien royaume d'Ayouthia. Ses conseillers et lui-même s'aperçurent alors que la destruction de la capitale était telle qu'il était impossible de la relever de ses ruines, et, comme nous l'avons déjà dit, ils choisirent Thonburi comme site de la nouvelle capitale.

Tout en poursuivant la guerre contre la Birmanie, le roi Phraya Tak, que l'on appelait aussi Taksin, se mit en devoir de relever le pays. On peut dire que c'est lui qui a édifié l'actuelle nation thaïe. C'est grâce à son habileté et à sa force de caractère que les Thaïs du nord décidèrent de partager le destin des Thaïs du sud. Depuis lors, tous les Thaïs qui vivent à l'intérieur des frontières actuelles de la Thaïlande sont restés unis.

La dynastie régnante des Chakri

Au roi Taksin de Thonburi succéda sur le trône l'un de ses généraux que les occidentaux connaissent sous le nom de Rama Ier. C'est avec son règne que commença la période de prospérité et de progrès dont jouit aujourd'hui la Thaïlande. Le roi Rama Ier décida, pour des raisons géographiques et militaires, d'édifier une capitale nouvelle sur le site actuel de Bangkok face à l'ancienne capitale, Thonburi. La nouvelle cité reçut le nom officiel de Krung Theb Maha Nakorn Amora Ratanakosindra, ce qui signifie la grande Cité des Célestes immortels, brillants et prospères. Comme nous le savons, les Thaïs ont pris aux Khoms l'habitude de donner des noms imagés et poétiques à tout ce qu'ils aiment et révèrent. Mais, pour l'usage quotidien, ils les abrègent en une ou deux syllabes et ils appellent cette capitale "Krung Theb" (Bangkok est le nom d'un village près duquel fut édifié le Palais royal). Lorsque les Thaïs écrivent le nom de la cité, ils inscrivent "Krung Theb" et font suivre cette appellation d'un symbole correspondant à "etc", afin d'avoir le sentiment qu'ils l'ont désignée avec tout le respect qui convient.

La Thaïlande doit en grande partie sa prospérité et son bonheur au roi Rama Ier et à ses descendants. Rama a été l'un des plus grands rois de l'histoire thaïe. Lorsqu'il a accédé au trône, la guerre avec la Birmanie n'était pas encore terminée et elle devait se poursuivre jusqu'à sa mort. Mais tout en combattant les ennemis de son pays, il poursuivit l'oeuvre de relèvement entamée par son prédécesseur.

Le roi Rama Ier et son oeuvre de reconstruction

Le roi Rama était un célèbre général lorsqu'il accéda au trône. En tant que soldat, il était si brave et si habile qu'un vieux général birman très sage demanda un jour à le voir en personne. Lorsqu'ils se rencontrèrent, entourés de leurs officiers et de leurs hommes, le vieux général admira la beauté et la prestance de Rama et lui offrit de nombreux présents, dont une selle ornée d'or.

Outre ses victoires militaires, le roi Rama Ier accomplit beaucoup d'autres tâches utiles au progrès du pays. Il enjoignit aux juristes de se réunir pour réformer l'ancienne législation et en établir une nouvelle afin d'assurer la protection des faibles, vieillards, femmes, enfants, esclaves et membres des groupes minoritaires. Un intéressant point de droit, qui était mis en pratique depuis les temps anciens mais n'est passé dans le droit écrit que sous le roi Rama Ier, interdisait à tout Thaï, homme ou femme, d'ester en justice contre ses parents. Cette disposition est toujours en vigueur. Au cas où des parents seraient assez dénaturés pour faire du mal à ce qui est leur chair et leur sang, c'est l'Etat qui jouerait le rôle d'accusateur. Aujourd'hui encore, bien qu'il existe des tribunaux civils, chaque sujet thaï peut, s'il le désire, adresser sa requête directement au roi.

Si l'on visite Bangkok, on peut y voir un grand nombre de temples imposants, érigés par des architectes et des artistes choisis par le roi Rama Ier. Ces monuments, couverts de sculptures et d'ornements, sont parmi les plus beaux du monde. C'est aussi au roi Rama Ier qu'est due la nouvelle version d'un long poème narratif "l'Histoire de Rama". Ce récit, conté pour la première fois en Inde il y a quelque trois mille ans, s'était répandu avec des additions et des

modifications dans tous les pays de l'Asie du sud-est. La version thaïe contient de nombreux épisodes humoristiques que l'on ne retrouve pas dans les autres. Le peuple appelle cette épopée Ramakierti ou Ramakien.

A Rama Ier succédèrent son fils, puis ses deux petits-fils. Son fils n'a pas été un grand roi mais ce fut l'un des artistes les plus remarquables du monde par la variété de ses talents. Il écrivit de fort jolis poèmes et laissa des mélodies très belles que l'on peut chanter et jouer sur des instruments très divers. Si vous visitez Bangkok, vous pourrez voir les sculptures sur bois qu'il a faites pour les panneaux de la porte du Wat Sutasna.

Le roi Mongkut et le retour des Européens

C'est sous le règne de ce royal artiste que la Thaïlande a renoué des rapports avec les Européens. On peut dire que c'est de cette époque que date l'histoire de la Thaïlande en tant que nation moderne.

Les deux fils du roi poète, qui lui succédèrent sur le trône, firent beaucoup pour leur pays ; mais il suffit de relater les événements qui marquèrent le règne du plus jeune, connu sous le nom du roi Mongkut, pour montrer comment la Thaïlande s'est transformée pour devenir le pays qu'elle est aujourd'hui.

Avant son accession au trône, le roi Mongkut avait passé de longues années de sa vie comme moine bouddhiste, et à ce titre il pouvait voyager dans tout le pays sans la pompe et la cérémonie qui auraient dû entourer ses déplacements princiers. C'est ainsi qu'il put connaître par lui-même la vie du petit peuple dans le royaume entier. De même, pendant cette période, il se lia d'amitié avec des missionnaires américains venus répandre la religion chrétienne en Thaïlande et il apprit d'eux beaucoup de choses. Il s'initia à la médecine moderne, et il apprit l'anglais assez bien pour pouvoir le parler et l'écrire. Il est le premier roi de Thaïlande à avoir écrit en anglais au chef d'un Etat étranger. Il envoya des éléphants en cadeau au Président Lincoln : dans sa lettre, il expliquait qu'il offrait ce présent parce qu'ayant entendu dire qu'il y avait aux Etats-Unis une guerre civile due à la pénurie de main-d'oeuvre, il pensait que des éléphants pourraient aider aux travaux dans les régions tropicales du pays.

A l'époque où le roi Mongkut était sur le trône, certaines des nations européennes s'efforçaient de conquérir des pays moins développés. L'Europe était prospère grâce aux découvertes scientifiques du XIXe siècle. Les Européens se sentaient supérieurs aux autres hommes à cause des machines qu'ils savaient fabriquer et des industries qu'ils étaient capables de créer. Certains d'entre eux croyaient aussi qu'ils devaient s'efforcer de répandre leur religion dans le monde entier.

D'un autre côté, les Asiens ne savaient pas grand chose de la science ou de l'industrie modernes. Pour la plupart, les nations d'Asie avaient longtemps vécu à leur manière, pratiquant leur propre religion, observant leurs coutumes, fidèles à leurs idéaux. Lorsqu'elles entrèrent en contact avec des Européens dont les façons et les moeurs différaient des leurs, elles jugèrent leur comportement fort étrange et, par conséquent, mauvais. Les Européens pensaient de même des Asiens, si bien que les malentendus se multipliaient et que l'hostilité se développait. Les Européens conquièrent et dominèrent de nombreux pays d'Asie ; mais entre peuples conquérants et peuples conquis, il ne peut s'établir aucun lien de sympathie véritable.

Heureusement pour la Thaïlande, sa position géographique est telle que les Européens n'y arrivèrent pas en très grand nombre. Venus par petits groupes, ils ne suscitèrent guère de crainte ni de suspicion. Heureusement aussi, les Thaïs vivaient depuis de nombreuses générations parmi des gens très différents les uns des autres, et ils ne pensaient pas que tous ceux qui n'étaient pas comme eux avaient tort ; mais surtout le pays avait la chance de posséder des dirigeants - et tout d'abord le roi Mongkut - qui avaient étudié les coutumes des Européens et s'efforçaient de les comprendre.

Le peuple thaï est très fier de sa réussite sur le plan des relations internationales et de la longue histoire de son indépendance nationale. Il constate avec satisfaction que ses croyances, ses espoirs et ses aspirations ont été orientés dans la bonne voie, l'ont sauvé de ses ennemis et lui ont gagné des amitiés précieuses. Il croit notamment que les peuples doivent, dans toute la mesure possible, être libres de mener leur vie propre, qu'il faut pratiquer la tolérance, le pardon des injures et la bienveillance. Depuis des temps très anciens, toutes les lois et coutumes des Thaïs s'inspirent de ces croyances. Le pays a derrière lui une très longue histoire de liberté religieuse, qui remonte au moins à la période de Sukhothai. Non seulement les missionnaires étrangers n'ont pas connu de persécutions ni d'ingérence dans leurs activités, mais ils ont bénéficié de l'octroi de terres et d'une aide en main-d'oeuvre et en matériel. Aujourd'hui, en vertu de la Constitution, le roi est le défenseur et le protecteur de toutes les religions pratiquées dans le pays.

III. LA LUTTE POUR LA VIE DANS LE MONDE MODERNE

Nous avons dit précédemment ce que les Thaïs avaient été et avaient fait au long des siècles, jusqu'à l'heure actuelle. Sans doute se dégage-t-il de ces pages l'impression que le destin leur a été assez favorable. Ils vivent dans un pays dont les ressources alimentaires sont suffisantes ; les dangers naturels - tremblements de terre, tornades et ouragans - y sont rares ; les Thaïs ont généralement eu des dirigeants pleins de sagesse et du sentiment de leurs responsabilités, et ils n'ont guère connu la tyrannie des étrangers ou des autochtones.

Mais comme toutes les nations du monde contemporain, la Thaïlande est placée devant des problèmes de la vie moderne, qu'elle n'est pas toujours en mesure de résoudre.

Il suffit de se reporter aux livres d'histoire pour le constater. Les événements des cent dernières années, depuis l'époque où les Européens sont arrivés en Asie avec leurs grands navires et leurs armes puissantes, ont eu d'importantes répercussions sur la Thaïlande. Comme nous l'avons déjà dit, les Thaïs ont retiré des avantages de leurs relations avec les Occidentaux, mais ces contacts ont également été pour eux la cause de bien des problèmes.

Comme nous l'avons déjà vu, c'est sous le règne des petits-fils du roi Rama Ier, que la Thaïlande a commencé son effort d'adaptation à la vie moderne, c'est-à-dire à la vie dont la science est l'élément dominant. Mais on peut dire que c'est sous le cinquième monarque de cette dynastie que les efforts ont commencé à se conjuguer en vue de résoudre ces problèmes.

Le roi Chulalongkorn d'heureuse mémoire

Il est difficile de comprendre la Thaïlande moderne si l'on ne connaît pas l'oeuvre du roi Chulalongkorn. Son nom se retrouve partout dans le pays : il a été donné à une université, à un hôpital de la Croix-Rouge, à une académie militaire, à un collège bouddhiste, à d'innombrables écoles, à des ponts, et même à des grottes. Les gens qui ont vécu sous son règne avaient pour lui une telle affection qu'après sa mort on l'a appelé le monarque bien-aimé. Avec le temps, la coutume s'est établie, lorsqu'on prononce son nom dans une langue occidentale, de dire "Chulalongkorn d'heureuse mémoire".

Le roi Chulalongkorn est mort il y a cinquante et un ans. Il avait régné pendant quarante ans, aussi longtemps que le roi Rama Kamhèng. Lorsqu'il accéda au trône, il n'avait que seize ans. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il régna avec l'aide d'un régent. Dans une lettre qu'il adressait à son fils aîné pour son seizième anniversaire, il affirmait qu'il ne connaissait ni ses amis, ni ses ennemis. Il avait pour principe de faire de ses ennemis des amis en les traitant comme tels. En même temps, il voulait en apprendre le plus possible sur son peuple et sur tous les pays du globe. Il lisait énormément, écoutait avec attention et écrivait sur toutes sortes de sujets avec une rapidité inimaginable. Il n'était pas un grand poète comme son grand-père, le deuxième roi, mais ses vers ne sont pas sans mérite. Sa grandeur véritable résidait dans ses qualités d'administrateur. Il voyageait partout parmi ses sujets, incognito, et on conte bien des histoires sur ses escapades.

Il instruisit, conquit, exhorta, persuada et flatta ses sujets pour qu'ils se transforment et fassent de leur pays un Etat meilleur et plus tourné vers le progrès. Il en récompensa beaucoup et il en punit très peu - parce qu'il le fallait. C'est grâce à son habileté, à sa sagesse et à sa persévérance que la Thaïlande a pu prendre place parmi les nations modernes du globe, et c'est en grande mesure à lui qu'elle est redevable de la position qu'elle occupe aujourd'hui.

Avant d'aborder le récit de la lutte menée par Chulalongkorn pour moderniser son pays, il faut savoir ce qu'était l'esclavage en Thaïlande. La plupart des Thaïs sont très fiers que le roi Chulalongkorn l'ait aboli. Mais l'esclavage n'avait pas pris la même forme en Thaïlande que dans beaucoup d'autres pays ; les esclaves étaient des membres ordinaires de la collectivité qui, pour payer leurs dettes fournissaient un travail manuel. Ils pouvaient se libérer à n'importe quel moment s'ils trouvaient de quoi rembourser ce qu'ils devaient. Ce qui déplaisait au roi, c'est qu'en vertu de la loi ancienne, les enfants nés pendant que leurs parents étaient esclaves appartenaient aux maîtres. Quelle que fût la bonté que ceux-ci leur montraient, elle ne pouvait, aux yeux du roi, justifier la loi. La Thaïlande était un pays agricole, et la vie des esclaves différait fort peu de celle des familles de leurs maîtres car tous - hommes, femmes et enfants - travaillaient aux champs, et il y avait à manger pour chacun. Naturellement, les fils et les filles des hauts personnages bénéficiaient de plus de luxe et de loisirs. Après s'être entouré des avis du plus grand nombre de gens possible, le roi décréta en 1874 qu'à dater de ce jour, tous ses sujets naîtraient libres. Puis, à des intervalles de quelques années, il adopta une série de lois qui permettaient aux esclaves de se libérer petit à petit. Enfin, en 1905, il fut interdit aux Thaïs d'emprunter ou de prêter de l'argent en fournissant ou en acceptant en échange une période illimitée de service. Le roi fixa le chiffre minimum que les esclaves pourraient déduire de leurs dettes grâce à leur travail ; étant donné le coût de la vie à cette époque, ce chiffre était en fait assez élevé. L'abolition de l'esclavage en Thaïlande ne fut la cause d'aucun conflit, car le roi veilla à ce que le passage au nouvel état de choses se fit progressivement. Chaque fois que Chulalongkorn prenait une décision, il s'assurait que tous ses sujets - tant conservateurs que progressistes - en comprenaient les raisons, si bien que, petit à petit, ils s'accoutumèrent à lui apporter un appui total.

Ce roi, objet de tant d'amour et de respect, dut faire face à d'autres problèmes au cours de son long règne. Il lui fallut notamment protéger son pays contre toute agression étrangère. Chulalongkorn déploya beaucoup d'efforts pour convaincre les Européens que la Thaïlande souhaitait avoir avec eux des relations amicales ; il céda à beaucoup de leurs demandes ; il leur abandonna les provinces dont la population n'était pas en majorité de race thaï et que la Thaïlande avait acquises par la conquête ou par des accords militaires ; ces décisions ne furent pas sans provoquer quelque rancœur parmi le peuple, car depuis le temps que ces provinces étaient sous la domination des Thaïs, des liens étroits s'étaient formés ; en particulier, les grandes familles des provinces ainsi cédées étaient alliées par le mariage à celles d'autres parties du pays ou même à la famille royale. Mais Chulalongkorn réussit à convaincre tout le monde que ce sacrifice devait être consenti, et que ces régions étaient remises entre les mains d'un gouvernement civilisé et non d'un tyran. Ensuite, il s'attacha à réformer certaines des coutumes et pratiques de l'administration ; il s'inspira des idées européennes pour réformer un grand nombre de lois et de procédures juridiques. Il envoya des jeunes gens dans des écoles et des universités d'Europe afin qu'ils apprennent les coutumes européennes et qu'à leur retour, ils puissent contribuer au progrès de leur pays. Tandis que ces jeunes gens s'instruisaient, il eut recours à des conseillers européens pour aider ses fonctionnaires. Les transformations effectuées sous le règne du roi Chulalongkorn ont été d'une valeur inestimable pour le peuple thaïlandais. Parmi les plus importantes on peut citer celles qui portaient sur l'éducation et sur la justice. Nous en exposerons quelques-unes qui se rattachent aux problèmes contemporains.

Vous savez probablement ce qu'est un gouvernement constitutionnel et parlementaire ; vous n'ignorez sans doute pas non plus qu'il y a eu ce qu'on appelle des monarchies constitutionnelles et des monarchies absolues. A l'époque du roi Chulalongkorn, ces deux sortes de monarchies existaient dans le monde. Les rois de Thaïlande avaient toujours dirigé leur peuple d'une main paternelle, et la plupart de leurs sujets étaient fiers de leur forme de gouvernement. Lorsque celle-ci fit l'objet de critiques de la part de certains Européens, ils s'en montrèrent grandement irrités. Mais le roi Chulalongkorn, au lieu de s'offenser de ces critiques, comprit le point de vue des Européens. Il introduisit certaines modifications destinées à faciliter les relations entre Européens

et Thaïlandais. Par exemple, les Européens disaient que, comme tout l'argent du pays était entre les mains du roi, ils hésitaient à commercer avec les marchands thaïlandais ou à conclure des contrats entraînant des obligations financières ; le roi Chulalongkorn édicta donc une loi stipulant qu'à dater de ce jour, le roi n'utiliserait qu'une certaine somme d'argent pour ses besoins personnels et que certaines autres sommes devraient être dépensées chaque année à des fins précises : c'est ce que l'on appelle fixer le budget national ; mais pour cela il faut savoir à combien s'élèvent approximativement les revenus annuels du pays, quelles sommes doivent être dépensées, à quel taux on peut fixer les impôts et jusqu'où peut monter la dette nationale. A l'époque de Chulalongkorn, tout cela était très difficile à calculer exactement ; les revenus du pays provenaient en majeure partie des récoltes de riz ; mais comme l'importance de ces récoltes dépendait du volume des pluies, il était malaisé de prévoir si elles seraient bonnes ou mauvaises. Beaucoup de gens s'irritèrent de voir le roi adopter des lois, uniquement, pensaient-ils, pour plaire aux Européens ; mais Chulalongkorn savait que ces mesures seraient, à la longue, bénéfiques pour le pays ; c'est pourquoi il s'efforça d'en faire comprendre le sens à ses fonctionnaires, et d'amener le peuple à croire suffisamment en elles pour dire la vérité aux fonctionnaires qui les questionnaient sur les revenus de leurs récoltes et de leurs biens. Il convainquit les Européens de sa bonne volonté ; et leur montra qu'ils devaient être patients et lui accorder leur aide ; sa sincérité, sa grande intelligence et sa persévérance lui permirent finalement de triompher.

Vous commencez sans doute à comprendre que le pays allait avoir besoin de juristes, de comptables, de banquiers en plus grand nombre que par le passé. Il fallait aussi mettre au point des lois et règlements tels que les Thaïlandais sachent comment y obéir et que les Européens les comprennent. De même, le pays avait besoin de plus d'hommes connaissant les langues et les coutumes de l'Europe ; il lui fallait des ingénieurs - surtout pour l'irrigation, afin d'assurer la régularité des récoltes. Pour installer ces réseaux d'irrigation, le pays avait besoin de capitaux ; pour se procurer ces capitaux, il fallait vendre plus de marchandises à l'étranger ; pour amener ces marchandises à un port où elles puissent être embarquées, il fallait construire des chemins de fer et pour cela aussi, on avait besoin de capitaux. La vie en Thaïlande se trouvait donc transformée par le progrès scientifique et technique. Grâce à ce grand chef qu'était Chulalongkorn, les Européens et les Thaïs apprirent à collaborer à la modernisation du pays.

Thaïs et Européens étaient d'accord pour penser qu'il fallait introduire des réformes dans l'enseignement. Avant la campagne en faveur de la modernisation, les Thaïs apprenaient tout juste ce qui leur était nécessaire pour gagner leur vie et s'accorder quelques plaisirs. Les princes et les fils des grands dignitaires s'initiaient à la philosophie, à la poésie, aux arts et aux autres matières qui pouvaient les préparer à remplir de hautes fonctions. Un petit nombre de gens connaissaient le droit et l'histoire. Filles et garçons étaient instruits surtout par leurs parents et par les moines bouddhistes. Et maintenant que le pays avait besoin de juristes, de comptables, d'ingénieurs et de techniciens, il fallait créer des écoles et des collèges. Le roi Chulalongkorn donna tout son appui à l'enseignement et ouvrit des établissements de tous genres. Son intention était d'instruire les femmes comme les hommes, mais il fallut un certain temps pour que les gens comprennent que leurs filles avaient elles aussi besoin de recevoir un enseignement supérieur. Le roi encouragea ses parents et ses fonctionnaires à envoyer leurs fils en Europe, et plus tard en Amérique, pour y étudier la médecine, les sciences de l'ingénieur ou le droit. Il amena ses sujets à s'intéresser à l'hygiène préventive et les persuada de se faire vacciner contre les maladies infectieuses et contagieuses. Il commença à réaliser l'équipement sanitaire de sa capitale, puis de toutes les villes. Vers la fin de son règne, ses fils réussirent à réorganiser l'armée, la marine et les tribunaux de façon à les adapter au monde moderne.

La Thaïlande et la première guerre mondiale

Bien qu'un homme aussi éminent que le roi Chulalongkorn ne puisse se trouver dans chaque génération, son fils et successeur fut, lui aussi, un bon roi. Il avait fait ses études en Angleterre, et ses jeunes frères avaient reçu, dans divers pays d'Europe, une formation les préparant aux carrières militaires, navales, financières, etc. Ensemble, ils suivirent les traces de leur père et continuèrent à développer le pays. Sous le règne du roi Vajiravudh, ou Rama VI, comme fut appelé le successeur de Chulalongkorn, les puissances européennes commencèrent à regarder la Thaïlande comme une nation que l'on devait traiter sur un pied d'égalité. Ce changement d'attitude

était dû aux progrès réalisés dans tous les domaines de la vie nationale et aussi, en partie, à la décision prise par le roi Rama VI de se joindre aux Alliés pendant la première guerre mondiale.

Après la fin des hostilités, la Thaïlande entra dans une période de grande prospérité. Le réseau ferroviaire fut amélioré, l'enseignement étendu et les services publics - services d'hygiène, services postaux - furent modernisés. Le roi Vajiravudh, ou Rama VI, adopta une loi stipulant que tous les enfants devaient fréquenter l'école. Il habitua ses sujets à consacrer une petite partie de leurs gains à l'éducation de leurs enfants, en obligeant le chef de famille à payer une légère taxe. Il imposa aux moines bouddhistes l'obligation d'aider à recueillir des fonds pour la construction d'écoles ou d'abandonner une partie des terrains du temple pour y élever une école. Cette pratique était déjà en vigueur sous le règne de son père, mais le roi Rama VI la répandit plus largement grâce aux lois sur l'enseignement. Il introduisit le scoutisme en Thaïlande et sous son règne, son peuple se familiarisa avec les services de la Croix-Rouge.

Tandis que les Thaïs jouissaient de leurs progrès et de leur prospérité, là-bas, dans l'Amérique et l'Europe lointaines, on apercevait les premiers signes d'une dépression économique mondiale.

A cette époque, le roi Rama VI était mort et son jeune frère lui avait succédé. En fait, les Thaïs n'eurent pas beaucoup à souffrir de la crise des années 30. Ils ne pouvaient plus vendre leur riz au prix payé auparavant, mais le pays n'a connu ni la famine, ni le chômage, car il n'y existait presque pas d'industrie. Les gens se bornèrent à vivre sur leurs terres, cessant de venir à la ville chercher un travail moins pénible et plus rapidement rémunérateur.

Un groupe de jeunes gens, dont la plupart avaient été envoyés en Europe pour y apprendre diverses professions comme il a été dit plus haut, estimèrent qu'ils pouvaient résoudre les problèmes économiques du pays en changeant la forme de son gouvernement. Ils persuadèrent certains officiers de se joindre à eux, puis ils demandèrent au roi d'accorder au peuple une constitution et de cesser de diriger le pays en monarque absolu. Le roi accéda à leur requête, et c'est ainsi que s'instaura en Thaïlande un gouvernement constitutionnel.

La Thaïlande et le gouvernement constitutionnel

Une fois que le roi Prajadhipok eut signé la Constitution qui faisait de la Thaïlande une nation démocratique où le pouvoir venait du peuple plutôt que du roi, de nouvelles difficultés surgirent.

Depuis de longs siècles, les Thaïs s'en étaient remis à leurs rois pour agir au mieux de leurs intérêts, et maintenant, ils ne savaient pas comment se gouverner eux-mêmes. Les gouvernements se succédaient, s'efforçant de résoudre les problèmes économiques et politiques ; des groupes d'officiers obligeaient parfois les gouvernements à démissionner ; aujourd'hui encore, après vingt-sept années, la masse du peuple thaï en est encore à apprendre comment se gouverner lui-même. Au moment où nous écrivons, on procède à l'élaboration d'une nouvelle constitution qui, on l'espère, conviendra mieux à la vie et à la culture thaïes que les constitutions précédentes.

Les difficultés actuelles de la Thaïlande n'ont rien d'exceptionnel. Chaque nation doit s'accoutumer à la démocratie petit à petit, d'une génération à l'autre. Un peuple peut mettre deux à trois cents ans à apprendre à se gouverner démocratiquement de façon tout à fait satisfaisante.

La Thaïlande et la deuxième guerre mondiale

Après s'être efforcé pendant quelques années de mener les Thaïs dans la voie d'un gouvernement démocratique, le roi Prajadhipok jugea ses responsabilités trop lourdes pour sa santé délicate, et il abdiqua. Son neveu Ananda Mahidol, âgé de huit ans seulement et qui était à l'école en Suisse, fut proclamé roi à sa place ; mais il mourut en 1946, et son jeune frère Bhumibhol, le roi actuel, lui succéda. (Ce nom est dérivé de mots sanscrits, selon une habitude datant du début de la période de Sukhothai).

Lorsque éclata la deuxième guerre mondiale, le roi Ananda se trouvait en Suisse et des régentes exerçaient le pouvoir en son nom. Du fait de leur longue tradition d'indépendance, les Thaïs tenaient essentiellement à la préserver. Lorsque les Japonais s'efforcèrent de conquérir leur pays, ils combattirent pendant une brève période ; puis lorsqu'on leur promit l'indépendance, ils déposèrent les armes. Après les hostilités, les Thaïs s'entendirent avec les nations victorieuses et en 1946, les Etats-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne appuyèrent la candidature de la Thaïlande à l'Organisation des Nations Unies.

La situation actuelle

Comme beaucoup de pays d'Asie, la Thaïlande n'a bénéficié des avantages de la science qu'à une date beaucoup plus tardive que les pays d'Europe et d'Amérique. Nous avons déjà indiqué que les connaissances scientifiques modernes ne commencèrent à se répandre que sous le quatrième roi de la dynastie au pouvoir et que c'est ce monarque qui ouvrit l'esprit de ses compatriotes à ce savoir. Son fils Chulalongkorn suivit son exemple et envoya des jeunes gens étudier en Europe, et plus tard en Amérique. A cette époque, les dirigeants thaïs - le roi et ses fonctionnaires - avaient beaucoup à faire pour améliorer les méthodes de gouvernement et tenir tête aux nations européennes qui voulaient contrôler leur pays. Ils n'avaient de temps à consacrer qu'aux questions les plus importantes et naturellement, ils s'occupèrent en premier lieu de la médecine, car il est conforme aux enseignements bouddhistes de sauver les vies humaines et d'aider les malades. Tout d'abord, le roi Chulalongkorn ouvrit des écoles destinées à former des médecins, des juristes et des fonctionnaires.

Par la suite on constata qu'il était indispensable de former des ingénieurs et des techniciens pour assurer le fonctionnement des chemins de fer et de tous les genres de communications, ainsi que des travailleurs agricoles qualifiés. Pour instruire les garçons et les filles, il fallait créer plus d'écoles primaires et secondaires et augmenter le nombre des maîtres. Vers la fin du règne de Chulalongkorn et le début du règne de son fils Rama VI, il y avait assez d'établissements d'enseignement supérieur pour former les spécialistes dont le pays avait besoin à cette époque.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre le règne de Rama VI et celui du souverain actuel, la science avait progressé en Europe et en Amérique. Les deux guerres mondiales avaient même accéléré le développement et l'application des connaissances scientifiques. A notre époque de communications rapides, où l'on peut aller en avion de Bangkok à Londres en moins de 24 heures, aucune nation ne pourrait avoir un mode de vie différent de celui du reste du monde même si elle le voulait : tous les pays désirent suivre les traces des Etats évolués.

Le peuple thaï s'efforce de prendre sa place dans le monde moderne sans sacrifier ses valeurs traditionnelles. Des organisations de jeunesse se forment dans tout le pays : la plus importante est l'Association thaïlandaise des jeunes bouddhistes, à laquelle le roi a accordé son patronage. Dans beaucoup de provinces, il se fonde des cercles de jeunes agriculteurs. Les femmes se montrent très actives au sein des associations et des conseils et elles s'efforcent de faire oeuvre utile, par exemple en apportant leur concours aux infirmières dans les hôpitaux, en ouvrant des écoles maternelles pour aider les mères qui travaillent et en enseignant des métiers artisanaux à d'autres femmes.

Chaque année, il se crée des écoles et des collèges nouveaux. Dans ces établissements, tant le contenu que les méthodes de l'enseignement se sont améliorés. Les maîtres reçoivent une meilleure formation à l'école normale et en cours d'emploi. Les chargés de cours et les professeurs d'université eux-mêmes doivent continuer à étudier pour se tenir au courant des progrès de la science dans le monde. La formation des médecins, des juristes et d'autres membres des carrières intellectuelles progresse. Des programmes radiophoniques et télévisés apprennent au public à travailler plus efficacement et à penser plus sagement. Des émissions spéciales sont consacrées aux agriculteurs, aux mécaniciens, aux ménagères, etc. De même, on diffuse des programmes pour faire mieux comprendre le bouddhisme, tandis que l'on fait des émissions sur les religions comparées. Pour ces nombreuses activités destinées à accélérer le progrès du pays et à améliorer les conditions de vie, la Thaïlande reçoit une aide de l'Organisation des Nations Unies et des diverses Institutions spécialisées, ainsi que de pays plus évolués.

Héritière d'un passé heureux, la Thaïlande peut croire dans les promesses de son avenir. Mais quoi qu'il en soit, la philosophie thaïe de la vie enseigne toujours qu'il faut éviter de trop se tourmenter. Si vous venez voir les Thaïlandais dans leur "Pays d'or", vous constaterez que la plupart d'entre eux vivent avec le sourire. Ils ont connu le bonheur et ils sont persuadés que leurs enfants et petits-enfants sauront eux aussi le trouver dans le monde de demain.

IV. COMMENT VIVENT LES FAMILLES THAÏLANDAISES

Pour vivre, l'homme doit travailler et le travail qu'il fait est donc pour lui d'une grande importance. Mais ce qui est tout aussi important, c'est la manière dont il vit avec sa famille, car un homme ne peut être réellement heureux que s'il vit avec ceux qu'il aime et qui l'aiment. Les Thaïlandais sont très favorisés de ce point de vue, car leur vie de famille contribue beaucoup à les rendre heureux.

Les familles sont organisées de diverses manières dans le monde. C'est ainsi que certaines populations vivent en tribus ressemblant à une grande famille composée de nombreuses petites familles. C'est le mode de vie habituel des populations nomades qui ne s'établissent pas à un endroit fixe. Avec ce mode de vie chacun appartient presque autant à l'ensemble de la tribu qu'à sa famille.

D'autres types de familles vivent à un endroit fixe, dans des villes ou des villages, et comprennent les parents et les grands-parents, les tantes, les oncles, les frères, les soeurs et les cousins ; tous habitent ensemble et constituent une cellule familiale dans laquelle tout est commun: aliments, combustible, etc. On trouve ce système familial dans de nombreux pays, surtout en Asie.

Un autre genre de famille est celui que l'on trouve généralement en Europe et en Amérique : la "maison" est composée du mari, de la femme et des enfants ; les grands-parents, oncles, tantes et cousins vivent d'habitude dans leur propre foyer. Chacun de ces modes de vie a ses avantages et ses inconvénients.

Le mode de vie des Thaïlandais est un compromis entre les deux derniers exemples que nous venons de citer. Ils préfèrent, s'ils en ont les moyens, construire pour un couple nouvellement marié, une maison neuve que celui-ci habitera seul avec ses enfants. La construction de cette "maison nuptiale" est entourée de toutes sortes de cérémonies.

Lorsque les fiancés n'ont pas la possibilité de construire une nouvelle maison, ils vivent avec leurs parents. Le jeune couple doit prendre garde de ne pas manquer de respect envers les personnes âgées et essayer de ne pas les détanger ou les contrarier ; de leur côté, les parents ne doivent pas demander trop aux jeunes ; lorsque les uns et les autres ont compris cette leçon, ils peuvent en général mener en commun une vie heureuse.

Lorsque les gens sont âgés, les plaisirs qu'ils peuvent avoir dans la vie sont limités, c'est pourquoi les Thaïlandais pensent que c'est un devoir pour chacun de donner aux vieillards le plus de bonheur possible.

Comment vivent les gens à la campagne

En Thaïlande, la plupart des gens vivent dans de petits villages - il y a plus de dix mille villages, alors qu'il n'y a que quatre-vingts petites villes environ et une seule grande ville - nous allons donc voir, d'abord, comment vit une famille dans un village.

Heureusement pour le peuple thaïlandais, et grâce à la sagesse de ses anciens rois, la plupart des fermiers thaïlandais possèdent la terre qu'ils cultivent. Dans un village thaïlandais, une famille moyenne possède environ de cinq à six hectares de terres où l'on cultive du riz, de la canne à sucre ou du tapioca. Toute la famille, le père, la mère et les enfants travaillent ensemble

à la ferme ou dans les champs. Le grand-père ou la grand-mère donnent un coup de main, s'ils ne sont pas trop âgés ; les enfants aident à soigner les buffles qui labourent les champs, ils les baignent et font leur litière ; il faut également allumer un feu à proximité pour écarter les moustiques pendant la nuit. Les buffles et les enfants sont de grands amis en Thaïlande. On aperçoit souvent des garçons, ou même des filles, de huit ou neuf ans, conduire des troupeaux de cinq, voire de dix buffles qui obéissent à leur voix ; le soir, on peut voir dans tout le pays les enfants se baigner avec les buffles dans les étangs.

Lorsqu'ils sont plus grands, surtout, les enfants ont beaucoup de travail. Ils aident en général leur mère à s'occuper des bébés, ce qui explique l'affection profonde qui unit les frères et les soeurs. La scolarité est obligatoire pour tous les enfants et les écoles ouvrent et ferment selon l'époque des labours et de la moisson. Les enfants y participent en apportant leurs repas aux hommes et aux femmes qui travaillent dans les champs, en allant chercher de l'eau, et de bien d'autres manières.

Comment vivent les gens en ville

En ville, la population vit dans un cadre différent, mais en Thaïlande les villes mêmes ont l'aspect de grands villages ; elles ne sont pas très étendues ; la plus grande partie des habitants tiennent de petits commerces et vendent des denrées alimentaires ou d'autres articles de première nécessité tels que vêtements, articles de ménage, livres, etc. Ici aussi, tous les membres de la famille prêtent leur aide ; parfois le père travaille dans un bureau et la mère tient une petite boutique. En Thaïlande, les hommes et les femmes font plus ou moins le même travail et, bien que le mari soit en principe le chef de famille, le véritable chef est celui dont les décisions sont le plus rapides. Les femmes thaïlandaises n'ont jamais pensé sérieusement que leur place n'était qu'à la maison ou dans un bureau. Chacun aide là où une aide est nécessaire, quel que soit l'âge ou le sexe. On doit avant tout ménager les vieux et les très jeunes, puis ceux qui sont plus faibles, et c'est tout. Les Thaïlandais simplifient leur existence au maximum.

La vie dans la grande ville de Bangkok est encore différente. Nous en parlerons plus loin.

Comment les Thaïlandais se marient

Les Thaïlandais, ainsi que nous venons de le dire, se simplifient l'existence et, de ce fait, ils se marient très simplement. Cependant les coutumes se rapportant à la manière de courtoiser diffèrent d'une région à l'autre et il est intéressant d'en connaître quelques-unes.

Le centre de la Thaïlande, c'est-à-dire les provinces qui se trouvent à proximité de Bangkok, est habité par une population mêlée. Certains éléments descendent d'un peuple qui vivait dans cette région avant que les Thaïlandais, venus du nord, y arrivent. La plupart d'entre eux avaient été soumis à la loi khom. C'est pourquoi on observe un mélange de coutumes thaïlandaises et de vieilles habitudes locales dans toutes les cérémonies de la région centrale.

Un jeune homme qui désire épouser une jeune fille doit ici procéder d'une manière assez prudente. Le lieu de réunion habituel du village est le "wat", la résidence des moines bouddhistes, où les habitants se rendent tous les huit jours environ pour assister à des services religieux et offrir des cadeaux aux moines. Au moment des fêtes, par exemple au Nouvel An, toute la population du village, dans ses plus beaux vêtements, participe à toutes sortes de jeux. C'est là que le jeune homme peut faire la connaissance de jeunes filles.

Lorsqu'un jeune homme se sent attiré vers une jeune fille, il se rend agréable à toute la famille. Il va rendre visite aux uns et aux autres, les aide à transporter de l'eau, à bêcher leur jardin ou à laver les buffles. S'il constate qu'il ne déplaît apparemment à aucun membre de la famille, en particulier au père et à la mère de la jeune fille, il leur délègue ses parents pour leur faire connaître ses désirs. Les parents du jeune homme, ou leurs représentants font parfois connaître ce souhait sous la forme de vieux vers ou proverbes demandant aux parents de la jeune fille de décider s'ils sont disposés à accepter le jeune homme comme gendre.

Lorsque le mariage est convenu, on en fixe le jour. La cérémonie nuptiale varie d'une région à l'autre, mais elle débute en général par une bonne action commune des fiancés, consistant par exemple à offrir des aliments aux moines. Puis, généralement dans l'après-midi, ils revêtent les plus beaux vêtements qu'ils peuvent trouver et prennent place ensemble sur une estrade ou une plate-forme peu élevée. Les têtes des fiancés sont reliées par un cordon tressé. Une personne hautement respectée des familles des deux fiancés, verse un peu d'eau et de poudre parfumée sur leurs fronts, leur souhaite une heureuse vie conjugale et leur donne quelques conseils. Les invités suivent cet important personnage. Ils versent également un peu d'eau sur le front ou sur les mains des fiancés en leur souhaitant beaucoup de bonheur. La plupart des cérémonies thaïlandaises commencent avec un peu d'eau et un peu de poudre parfumées. Ce sont bien entendu les symboles de la fraîcheur et du parfum, les deux choses les plus nécessaires à une vie agréable sous les tropiques.

Un couple, dont la vie conjugale est considérée comme exemplaire, est ensuite invité à dresser le lit nuptial. Puis ils se couchent pendant quelques instants sur le lit en faisant semblant de dormir. Après quoi ils feignent de se réveiller et échangent quelques mots sur les joies de la vie conjugale, sur les enfants qui gambadent et babillent mais aussi sur les difficultés que rencontrent en général mari et femme, mais qu'un peu de patience et de compréhension permet de surmonter. Ils quittent ensuite la chambre nuptiale et on y conduit le jeune marié qui doit y attendre sa femme. Pendant qu'il s'y rend, de jeunes parents de celle-ci essayent de l'en empêcher ; ils lui barrent le chemin avec des chafnes d'argent ou d'or faites avec les bracelets ou les colliers recueillis parmi les jeunes. Le fiancé doit payer le droit de passage. On rit et on plaisante, et on le retient presque jusqu'au moment où la jeune mariée doit arriver.

Au moment convenu, on baigne et on parfume la jeune mariée et son père ou sa mère ou un parent âgé la conduit dans la pièce où son fiancé l'attend. On la fait asseoir à côté de lui et on lui dit que sa vie est à présent liée à la sienne. On dit au jeune homme que sa femme est confiée à son amour et à ses soins et qu'il doit se conduire comme un bon chef de famille. On quitte ensuite les nouveaux mariés et la cérémonie nuptiale est terminée.

Dans les provinces du centre, la plupart des familles préfèrent que le fiancé construise la maison nuptiale sur une parcelle de terrain donnée par la famille de la fiancée et proche du domicile des parents. Si le fiancé est aisé, il est accompagné, lorsqu'il se rend de son domicile à la maison de la fiancée, d'une procession haute en couleur, chargée de cadeaux pour la famille de cette dernière. La procession rencontre le même genre d'opposition que celle que l'on fait au jeune homme en route pour la chambre nuptiale. On festoie et on fait de la musique pendant toute la nuit.

Dans le sud, les cérémonies nuptiales sont plus ou moins semblables à celles des provinces du centre, à quelques variantes près. Mais, dans le nord, on trouve une attitude quelque peu différente à l'égard de l'amour et du mariage. Un jeune homme peut voir une jeune fille aussi souvent qu'il le désire, lorsque les travaux dans les champs et autour de la maison sont terminés. Quelquefois il joue de la flûte ou d'un genre d'instrument à anche pour montrer au village qu'il l'aime. Si le jeune homme n'est pas trop paresseux dans les travaux des champs et si sa conduite est satisfaisante, la famille de la jeune fille consent en général très facilement au mariage. La cérémonie est très simple. Les fiancés sont assis au milieu d'un cercle composé de parents et d'amis. Leurs mains sont liées par un fil, on leur souhaite du bonheur et on leur donne des conseils pour une vie conjugale heureuse.

Comment les enfants thaïlandais sont élevés et le genre d'enseignement qu'ils reçoivent

Dans l'éducation de leurs enfants, les parents insistent avant tout sur le respect dû aux personnes âgées. Les Thaïlandais inculquent à leurs enfants l'idée que les gens âgés ont vécu plus longtemps et connaissent mieux la vie, et qu'il serait absurde pour les jeunes de s'imaginer qu'ils en savent davantage. On apprend aux enfants que l'enfance est l'époque la plus heureuse de la vie et que les enfants peuvent jouir de bien des choses dont ils ne pourront plus profiter lorsqu'ils seront plus âgés. Ils doivent prendre l'habitude d'assumer quelques responsabilités et d'aider leurs parents dans la mesure du possible. Mais, avant tout, ils doivent comprendre que le devoir des

jeunes est d'assurer aux personnes âgées autant de bien-être et de leur donner aussi peu de soucis que possible. Tout homme aime sa femme et ses enfants, mais seul un homme réellement cultivé aime profondément ses parents et se souvient de tout ce que ses grands-parents ont fait pour ses parents avant sa naissance. Ces choses sont enseignées dans tous les foyers en Thaïlande.

Il n'existe pas de grande différence entre l'éducation donnée aux garçons et aux filles en Thaïlande. Ils font plus ou moins le même genre de travaux dans les champs et à la maison. Ils fréquentent plus ou moins le même genre d'écoles et, plus tard, ils vont dans les mêmes collèges et universités, s'ils en ont les moyens. Dans les villages, cependant, on envoie souvent les garçons vivre avec des moines et les servir pendant quelques années. Les moines sont les gens les plus instruits du village, de sorte qu'à la campagne, les garçons ont l'avantage de vivre avec des personnes cultivées plus tôt que les filles. Les garçons originaires de régions éloignées du pays ont également plus facilement l'occasion d'aller en ville et de faire des études dans les collèges et universités, car ils peuvent vivre dans l'un des nombreux monastères qui s'y trouvent. Les filles n'ont à leur disposition que les foyers et les pensions, de sorte que lorsqu'elles sont pauvres, elles restent en général auprès de leurs parents, même lorsqu'elles sont suffisamment intelligentes pour apprendre plus que ce que l'école du village peut leur enseigner. Les tantes et les oncles sont censés aider leurs neveux et leurs nièces à parfaire leur éducation, s'ils le peuvent. Ceci aide un peu les filles, mais les garçons sont néanmoins avantagés du fait qu'ils ont la possibilité d'aller vivre chez les moines.

V. LE PEUPLE THAÏLANDAIS AU TRAVAIL

Nous avons parlé un peu des Thaïlandais et de leur histoire passée, ainsi que de la manière dont ils ont réussi à former une nation. Mais pour connaître des gens, il faut également savoir comment ils gagnent leur vie.

La plupart des gens gagnent leur vie selon les occasions qui s'offrent à eux. Les habitants des villes prennent les emplois qu'ils y trouvent. Ceux qui vivent à la campagne où il y a des exploitations agricoles et des champs travaillent dans les fermes ou font de l'agriculture. Lorsqu'on sait dans quel genre de région vivent les gens, on sait généralement quel genre de travail ils font.

La Thaïlande est située entre le 21^e degré de latitude nord, à l'extrême nord, et le 5^e degré de latitude nord, à l'extrême sud. Plus des trois quarts de son territoire sont soumis au climat des moussons, c'est-à-dire que pendant six mois, de novembre à mai, il ne pleut pratiquement pas, et que pendant les six autres mois, de mai à novembre, les pluies sont très fortes. Une tempête dans un climat de mousson est un spectacle à la fois majestueux et terrifiant. Le vent commence par courber les grands arbres et tordre leurs longues branches, puis la pluie s'abat en torrents ; les éclairs déchirent le ciel, suivis de violents coups de tonnerre. Pendant la saison des pluies, la végétation est fraîche, verte et luxuriante ; pendant la saison sèche, elle est jaune, poussiéreuse et languissante.

La Thaïlande possède heureusement, au nord, de hautes chaînes montagneuses d'où les pluies de mousson ruissellent en torrents, grands et petits, pour former de grandes rivières qui se jettent dans la mer, au sud. Les plaines du centre sont de ce fait bien arrosées ; la population fait de la culture dans les vallées que baignent les rivières et construit ses habitations sur les rives. Les fleuves constituent également le meilleur moyen de communication. Ils abondent en poissons et en vie aquatique et fournissent à la population une alimentation nourrissante. Phra Ruang III ou Ram Kamheng avait fait graver sur une colonne de pierre "Notre pays de Sukhothai est vraiment bon. Les cours d'eau abondent en poissons et les champs regorgent de riz". Cette inscription devait inciter les habitants à aimer leur pays, à le développer avec zèle et à la défendre avec courage.

Par suite des pluies de mousson et de la forme de ses montagnes au nord, la Thaïlande est riche en bois de construction de bonne qualité. Le meilleur et le plus connu, naturellement, est le

teck, qui est utilisé pour la fabrication des meubles et les constructions navales. Ce bois est une grande source de revenus pour la Thaïlande, car il est vendu dans le monde entier. De grands navires viennent d'Europe, d'Amérique et du Japon pour emporter d'immenses planches. En Thaïlande même, le teck sert à toutes sortes de choses ; on en fait des meubles, des planchers, des ponts et même des maisons entières ; il est cher, naturellement, même près des endroits où il pousse, car il est recherché dans tout le pays et dans le monde entier.

Le long des vallées arrosées par des rivières, les rizières s'étendent à perte de vue. Un voyage en chemin de fer à travers les plaines du centre de la Thaïlande pendant la saison des pluies ressemble à la traversée d'une immense mer de riz verte. Là où des groupes d'arbres forment des îles au milieu de cette mer, des maisons se groupent les unes près des autres, tandis que des lotus et des nénuphars mettent leurs taches de couleur dans le paysage. Le riz rapporte à la Thaïlande plus que n'importe quel autre produit et le riz thaïlandais a obtenu de nombreuses récompenses internationales.

Dans les régions méridionales où le pays commence à se rétrécir pour former la presqu'île malaise, il pleut davantage que dans le reste du pays. Le produit le plus important est ici le caoutchouc, tiré d'un arbre qui se développe bien dans les régions montagneuses et pluvieuses.

Dans les provinces du sud, on trouve également de l'étain, un minéral très utile, exploité dans les collines.

La vie est dure pour les gens qui travaillent dans les rizières, les forêts de teck, les plantations de caoutchouc et les mines d'étain. Ceux qui cultivent le riz et les membres de leur famille se lèvent très tôt pour aller soigner ces petites plantes semblables à des herbes. Ils doivent veiller à donner au riz des quantités d'eau de plus en plus grandes à mesure qu'il pousse. Lorsque sa croissance est terminée et que la plante est prête à porter des grains, elle doit être plongée dans cinquante centimètres d'eau environ. Dans certaines parties du pays, le sol est irrigué et les plantes reçoivent les quantités d'eau voulues. Dans d'autres régions, le cultivateur dépend entièrement de la pluie. Qu'il pleuve trop ou trop peu et son existence et celle de sa famille vont en souffrir.

L'exploitation d'une forêt de teck est plus intéressante, mais elle n'est pas plus facile que la culture du riz. On trouve en général les forêts de teck dans les chaînes de montagne assez élevées et, pendant la saison des pluies, elles sont sombres et humides. Le travail consiste à abattre des arbres d'une certaine taille et à les tirer ou à les pousser avec l'aide d'éléphants dans un cours d'eau qui les emporte. Les troncs sont transportés par trains de bois vers les scieries. Là, ils sont débités en planches, puis ils redescendent le cours des rivières vers des villes où ils sont vendus ou exportés. Bien qu'ils acquièrent une très grande habileté et qu'ils soient attachés à leurs animaux, ceux qui travaillent dans les forêts mènent une vie très dure et doivent faire preuve de beaucoup de patience et d'endurance.

La vie dans les mines d'étain et les plantations de caoutchouc est moins pénible. L'étain est exploité à la surface du sol, et les soins à donner aux hévéas ne demandent pas beaucoup de temps. Le marché est toutefois plus variable que celui du riz et du teck et c'est là un gros souci pour le planteur. Cependant, le peuple thaïlandais a appris à ne pas se tourmenter outre mesure devant les difficultés de la vie et, en général, il réussit à trouver le bonheur.

Quelques mots encore sur le peuple thaïlandais et ses activités. Sur les îles du Golfe et le long des côtes, on cultive le cocotier. La chair de la noix de coco que l'on a desséchée s'appelle le coprah. Du coprah, on extrait de l'huile utilisée pour l'alimentation ou pour la fabrication de savon ou de shampooing. Le coprah est également exporté en grandes quantités.

Comme partout ailleurs dans le monde, beaucoup de Thaïlandais qui vivent près de la mer sont pêcheurs. Ils vendent du poisson frais et séché qui est envoyé dans les pays voisins, mais en quantités peu importantes. Les Thaïlandais cultivent également le maïs, le tapioca, la canne à sucre et une grande variété de graines d'où l'on extrait de l'huile utilisée à des fins nombreuses et diverses. Ils cultivent du coton et élèvent des vers à soie ; ils tissent également le coton et la soie, essentiellement pour les besoins intérieurs du pays ; le pays exporte des tissus mais en quantités bien moindres que le riz, le teck, l'étain et le caoutchouc.

VI. LES RELIGIONS DU PEUPLE THAI

Les Thaïlandais ont toujours, pour autant qu'on le sache, joui de la liberté de religion. Jamais aucun d'eux n'a pensé qu'il pût être nécessaire ou juste d'imposer ou d'interdire une croyance à quiconque. Dans l'histoire de la Thaïlande, on n'a jamais vu, sauf lorsque des raisons politiques étaient en jeu, que l'on ait employé la force ou la violence au nom de principes religieux.

D'après les statistiques officielles, la population du pays se répartit aujourd'hui comme suit :

| | |
|-------------|--------|
| Bouddhistes | 94,1 % |
| Musulmans | 3,8 % |
| Chrétiens | 0,5 % |
| Divers | 1,6 % |

Les Chrétiens en Thaïlande

La plupart des Thaïs chrétiens ont pour ancêtres des Européens qui se sont installés dans le pays, y ont pris femme et y ont laissé des enfants qui ont été absorbés dans la population. On trouve aussi parmi eux les descendants de réfugiés venus de pays voisins pour des raisons religieuses et quelques convertis. D'une façon générale, les missionnaires chrétiens sont tenus en très haute estime en Thaïlande en raison de leur action dans le domaine social. Ils sont très utiles au pays grâce à leurs établissements scolaires et à leurs hôpitaux : sur les 44.018 écoles qu'on trouve en Thaïlande, les missions chrétiennes en possèdent 124. Les meilleurs de ces établissements soutiennent la comparaison avec les meilleures écoles publiques. Ces missions dirigent aussi 14 hôpitaux sur les 106 que compte le pays, et l'une d'elles a pris en charge la colonie de lépreux la plus importante. Les rois et les gouvernements leur ont accordé toute l'aide possible. Ces sentiments d'estime et de gratitude sont réciproques et, sauf pour ce qui est de leurs pratiques religieuses, les chrétiens thaïs vivent de la même façon que les autres habitants du pays.

Les Musulmans en Thaïlande

Les musulmans thaïs se trouvent pour la plupart dans les quatre provinces méridionales de Patani, de Yala, de Naradhivas et Satool, où la population est d'origine malaise. L'Islam a été apporté dans cette partie du monde par les Arabes.

En dehors de ces quatre provinces méridionales, on trouve aussi de petites communautés musulmanes éparses dans tout le royaume. Il s'agit dans la plupart des cas de descendants d'étrangers installés dans le pays. Ces musulmans ont conservé en grande partie leur mode de vie traditionnel et se marient généralement entre eux ; ils sont très loyaux envers le roi, car ils ont joui pendant des siècles de la protection du trône. Quelques lois ont été votées expressément pour leur permettre de conserver certaines de leurs coutumes, et ne s'appliquent pas au reste de la population ; elles concernent surtout les droits de propriété reconnus aux femmes et la tutelle des enfants. Les musulmans respectent le bouddhisme, qui est la religion d'Etat, et il n'y a jamais eu d'animosité entre eux et les autres groupes dont se compose le peuple thaï.

La religion d'Etat du peuple thaï

La religion d'Etat de la Thaïlande est le Bouddhisme Theravada, qu'on appelle aussi Bouddhisme Hinayana. Cette école du bouddhisme est implantée non seulement en Thaïlande, mais aussi au Cambodge, au Laos, en Birmanie et à Ceylan, de sorte qu'on l'appelle le bouddhisme du sud. Ses adeptes s'efforcent de préserver dans toute la mesure du possible les pratiques de l'époque où le Bouddha vivait. Le bouddhisme du nord, qui prévaut en Chine, au Japon et en Corée, autorise plus aisément des transformations aussi bien dans les manifestations extérieures que dans l'interprétation personnelle des enseignements du Bouddha.

La religion d'Etat est celle que le gouvernement déclare publiquement être celle du pays. Il en découle que les cérémonies, les lois, les coutumes et les moeurs doivent être conformes aux enseignements de cette religion. Quant au gouvernement, il doit s'efforcer d'enseigner aux habitants à comprendre leur religion et les encourager à en appliquer les préceptes.

A l'heure actuelle, il appartient au roi de veiller tout particulièrement à maintenir la religion. Il faut donc qu'il donne à tous ses sujets le bon exemple et la constitution de la Thaïlande lui fait une obligation d'être bouddhiste. En fait, pour cette raison, le roi est, de tous les Thaïs, le seul qui ne jouisse pas de la liberté religieuse : il doit être bouddhiste ou renoncer au trône.

Les enseignements essentiels du Bouddha

Pourquoi le roi doit-il faire profession de bouddhisme ? La raison en est que les enseignements du Bouddha ne se préoccupent pas des rites ni des cérémonies. Dans chaque pays, les règles ou les coutumes à cet égard sont différentes. Le Bouddhisme Hinayana ne prévoit pas, à l'intention des laïcs, des cérémonies comparables à celles des autres religions. On ne devient pas bouddhiste pour avoir accompli certains rites. On est bouddhiste si l'on suit les enseignements du Bouddha dans ses pensées, ses paroles et ses actes.

Il est difficile de savoir si un individu donné suit réellement ou non l'enseignement du Bouddha, parce que cet enseignement concerne principalement la vie spirituelle. Par suite, pour que la population puisse savoir que son roi est bouddhiste, celui-ci doit peu après son accession au trône fixer une date à laquelle il fera sa profession de foi. A cette déclaration assistent certains témoins. C'est une cérémonie très simple au cours de laquelle le roi proclame qu'il considérera comme son seul refuge les "Trois Joyaux", à savoir le Bouddha, le Dharma (la loi) et le Sangha (la communauté). Ces trois notions sont importantes si l'on veut comprendre le peuple thaï, car, comme le Bouddha l'a dit lui-même il y a vingt-cinq siècles : "Telles les pensées des hommes, tels leurs mots et tels leurs actes".

Il est difficile, en quelques brefs paragraphes, d'expliquer le bouddhisme. Mais peut-être aimeriez-vous savoir tout d'abord quel était l'homme que l'on appelle le Bouddha.

Le Bouddha, maître suprême

"Bouddha" n'est pas un nom patronymique : c'est un terme qui vient d'une ancienne langue indienne et qui signifie "Celui qui a reçu la révélation". L'homme que les bouddhistes appellent le Bouddha est né voici 2.584 années dans un petit Etat indien, près du Népal actuel, où régnait son père. Il s'appelait Shuddhodana et sa femme, célèbre par son éclatante beauté, était la reine Siri Maha Maya. Elle donna le jour à un fils qui fut nommé Siddhartha et qui devint un prince remarquablement beau, habile à tous les arts de la paix et de la guerre. Mais plus remarquable que tous ces dons était la grande sympathie qu'il éprouvait pour toutes les créatures, grandes et petites, depuis le prince le plus noble du pays jusqu'à l'animal le plus petit qu'il trouvait dans les champs ou les bois.

On raconte toutes sortes de récits sur l'enfance et l'adolescence du Bouddha. L'un des plus beaux, écrit en langue anglaise, est un poème intitulé "The Light of Asia", de Sir Edwin Arnold. Les Bouddhistes aiment écouter tous les récits et légendes dont le Bouddha est le héros ; ils peuvent ou non y ajouter foi selon leurs goûts et leur degré d'intelligence.

Le récit qu'on va lire est raconté dans tous les pays dont les habitants adhèrent au Bouddhisme Hinayana :

Le prince Siddhartha naquit dans le parc de Lumbini, situé entre la cité de son père et celle où vivait la famille de sa mère, car la coutume voulait alors, dans l'Inde, qu'une jeune femme revînt à la maison de ses parents pour y donner le jour à son enfant. Une semaine après la naissance, un saint homme fort âgé entra dans le palais de son père, demanda à voir l'enfant, posa les pieds de celui-ci sur sa propre tête et dit : "Hélas ! pourquoi suis-je trop vieux pour pouvoir être le témoin, lorsqu'elle se produira, de la chose la plus étonnante du monde entier ?". Après son départ,

le roi demanda à tous les hommes sages qu'il connaissait ce qu'avait voulu dire le vieillard. L'un d'eux lui dit que son fils portait sur lui tous les signes d'un grand conquérant. Il avait par exemple sur les mains et sous la plante des pieds, des lignes en forme de fleur, ce qui annonçait qu'il serait le Roi des rois, mais il était probable qu'il adopterait la vie simple et errante que menaient alors beaucoup de gens dans l'Inde. S'il en était ainsi, il deviendrait un maître dont les Dieux et les hommes seraient les disciples.

Le roi Suddhodana ne voulait pas que son fils devînt un errant sans abri. Il l'entoura de tout le luxe et de tous les plaisirs possibles et lui fit donner l'éducation qui convenait à un prince. Siddhartha grandit et devint un beau jeune homme renommé pour sa courtoisie, son intelligence et son habileté.

A l'âge de seize ans, un concours fut organisé dans le royaume de son oncle. Le concurrent victorieux devait obtenir la main de sa cousine Yashodara. Telle était la coutume en matière de mariage dans les familles royales des tribus Çakya auxquelles Siddhartha appartenait. Ce dernier concourut aux côtés de nombreux autres princes ; sur tous il l'emporta au tir à l'arc, à la course, au javelot, à la course en char et dans toutes les autres épreuves. Siddhartha épousa donc Yashodara ; ils vécurent heureux ensemble pendant treize années au bout desquelles ils eurent un fils qu'ils appelèrent Rahula.

Il arriva à ce moment-là que Siddhartha alla se promener au dehors de la ville et pour la première fois, son regard tomba sur un vieillard tout courbé qui marchait appuyé sur son bâton. Suddhodana avait bien ordonné qu'aucun vieillard, homme ou femme, ne présentât à son fils le spectacle de sa déchéance, mais celui-là semblait être soudain apparu pour montrer au jeune prince le pitoyable spectacle de la vieillesse. Siddhartha demanda à son écuyer pourquoi ce vieil homme avait si triste mine et il lui fut répondu que lorsqu'on parvenait à un âge très avancé, on devenait généralement aussi laid que ce vieillard.

Le lendemain, Siddhartha sortit de nouveau se promener et, cette fois, il vit un malade au bord du chemin, spectacle qui lui avait jusqu'alors toujours été épargné. Le lendemain encore, il vit un cadavre dans toute son horreur et sa pourriture. D'après la légende, c'est Indra lui-même, roi du Ciel, qui était apparu sous chacune de ces formes pour inciter Siddhartha à décider plus vite de se consacrer à la tâche à laquelle il était destiné, celle d'enseigner la sagesse aux Dieux et aux hommes. Sans cette intervention, il est probable que son père aurait réussi à le maintenir trop longtemps au sein des plaisirs et du luxe.

Le soir même, Siddhartha décida qu'il était inutile de continuer à mener une vie de prince afin de devenir un grand roi. Si la nature infligeait aux êtres humains tant de souffrances, il devait, lui, rechercher les moyens d'en délivrer les hommes. Lorsque sa femme et son fils furent endormis, il alla les regarder une dernière fois, puis il partit sur son char, accompagné de son écuyer fidèle Chandaka, abandonnant pour toujours son rang et tous ses biens terrestres.

L'histoire qu'on vient de lire est racontée à tous les enfants dans les familles bouddhistes. Les murs des temples et des monastères de Thaïlande sont recouverts de peintures inspirées de ce récit. Toutefois, chaque Bouddhiste voit un sens différent dans chacun de ces épisodes. Car ce que le Bouddha a pu faire avant de commencer sa vie errante est bien moins important que ce qu'il a enseigné par la suite.

Siddhartha devint un maître éminent et sa renommée se répandit dans l'Inde tout entière. Pendant quarante-cinq ans, il parcourut presque toutes les régions du pays. On l'appelait Gautama le Saint errant, d'après le nom de sa famille, et Çakya l'Ascète, d'après le nom des tribus d'où sa famille était originaire. Ses disciples lui donnaient en outre beaucoup d'autres noms exprimant l'amour et le respect qu'ils lui portaient. Mais on le connaît surtout comme "celui qui a reçu la révélation". Lorsqu'il mourut, ses restes furent incinérés, puis ses os et ses cendres furent divisés entre les nombreux Etats que comptait l'Inde de cette époque. Il y a une soixantaine d'années, les autorités britanniques qui gouvernaient l'Inde mirent au jour au Népal un ancien monument et y découvrirent, conservés soigneusement dans un coffret orné de pierres précieuses, quelques fragments d'ossements et des inscriptions attestant qu'ils provenaient du Bouddha lui-même.

Quelques-unes de ces reliques furent offertes au roi de Thaïlande, et elles sont aujourd'hui conservées au sommet de la Colline Dorée, petit monticule artificiel qui s'élève au centre de Bangkok.

Le Dharma, vérité de l'enseignement

Il n'est pas facile, nous l'avons déjà dit, d'exposer en quelques mots ce qu'est le bouddhisme. Si l'on veut comprendre les enseignements du Bouddha, il faut beaucoup écouter, beaucoup lire, beaucoup méditer, s'entretenir enfin avec des amis, des maîtres, et ceux qui ont une grande expérience de la vie. Cependant, si l'on met en pratique l'enseignement du Bouddha, on en sera sur le champ récompensé car cet enseignement se révèle vrai et simple. Mais il est difficile à la plupart des gens de tout comprendre d'un coup.

Si l'on lit un ouvrage sur le bouddhisme, on trouvera très probablement un passage racontant comment le Bouddha, par une belle nuit de pleine lune, un certain mois de mai, reçut la "révélation" sous un grand figuier ; cette illumination, ce fut la révélation de la vérité capable de délivrer l'humanité de la souffrance. Il découvrit alors les "Quatre Saintes Vérités" ; il devait enseigner par la suite la "Noble Voie des huit Vertus". Le lecteur qui s'intéresse à ces questions pourra lire les ouvrages qu'on leur a consacrés. Mais la quintessence du bouddhisme, nous la trouverons peut-être dans les paroles qu'on va lire.

Au cours d'une conversation avec le Bouddha, la soeur de sa mère, qui l'avait élevé et qui était au nombre de ses disciples, lui posa cette question : "Seigneur, un jour vous quitterez cette terre. Après votre mort, il est probable que vos nombreux disciples ne seront pas d'accord. Les uns diront : "Le Maître nous a enseigné ceci", et les autres diront : "Le Maître nous a enseigné cela". Comment donc saurons-nous qui a raison et qui a tort, comment saurons-nous ce que vous avez enseigné et ce que vous n'avez pas enseigné ?".

Le Bouddha lui répondit : "Voici comment vous distinguerez ce que j'aurai enseigné et ce que je n'aurai pas enseigné. Tout ce qui contribue à guérir de la cupidité, voilà mon enseignement. Tout ce qui contribue à atténuer la colère (ou la malveillance), voilà mon enseignement. Tout ce qui contribue à atténuer l'ignorance (ou l'illusion), voilà mon enseignement".

Le bouddhisme, ou l'enseignement du Bouddha, (on dit aussi le Dharma), concerne principalement les pensées et les sentiments des hommes, et la façon dont chacun doit se conduire. Par exemple, nous devons nous efforcer de comprendre pourquoi nous nous mettons en colère ; le Bouddha nous apprend à réfléchir et nous dit ce qu'il faut faire pour apaiser la colère ; il ne demande pas de croire d'emblée à ce qu'il enseigne, mais de s'interroger et de voir si ses avis sont bons ou non. De lui-même, il a dit : "Je ne fais qu'indiquer la route". Il a dit aussi : "Chaque homme est son propre protecteur et son propre sauveur". Interrogé s'il était un Dieu, le Bouddha répondit : "J'ai reçu la révélation ; je suis celui qui sait ; j'instruis tous ceux qui ont besoin d'être instruits". Pour un bouddhiste, le véritable bonheur réside dans une paix de l'esprit que chaque être humain peut, s'il le veut, conquérir ou détruire à son gré.

Le Shanga, ou Communauté des disciples

Lorsqu'un maître expose un enseignement d'une grande sagesse, mais ne trouve homme ni femme qui soit capable de le mettre en pratique, cet enseignement n'a pas grande utilité. Le Shanga, c'est la communauté de tous ceux, hommes et femmes, qui ont prouvé que l'enseignement du Bouddha était vrai et applicable. L'essence de cet enseignement, c'est que l'homme peut atteindre à la véritable "illumination" dans la mesure où rien n'est capable de troubler sa sérénité. La façon la plus directe d'y parvenir, c'est de quitter le monde, de se détacher de tout foyer et de passer son temps dans la méditation. Aujourd'hui, les moines bouddhistes en robe jaune sont considérés comme membres du Shanga, car ils mènent une vie conforme à celle que le Bouddha a recommandée à ses disciples. Parmi les choses qu'ils vénèrent, les Bouddhistes comptent la Communauté des disciples qui s'efforcent de mettre en pratique cette partie la plus profonde de l'enseignement du Bouddha.

Telle est la raison pour laquelle, lorsque le roi de Thaïlande se déclare solennellement bouddhiste, il doit dire qu'il vénère les "Trois Joyaux" à savoir le Bouddha, le Dharma et le Shanga, et qu'il s'efforcera, autant qu'il le pourra, de mettre sa vie en accord avec ces enseignements. Les Thaïs d'aujourd'hui estiment qu'il est très important que le Roi agisse ainsi, parce qu'en se déclarant solennellement bouddhiste, il se trouve engagé par sa propre foi à préserver la tradition de liberté religieuse du pays.

Le bouddhisme a exercé une grande influence sur la vie des Thaïlandais. Ces derniers sont fiers d'être bouddhistes - mais en cela, le Bouddha ne les aurait pas approuvés car, selon ce qu'il a enseigné, l'orgueil n'est qu'une illusion.

Le Bouddhisme rend les Thaïlandais généreux, courtois et enclins à l'indulgence. Les inimitiés qui se perpétuent d'une génération à l'autre sont inconnues en Thaïlande et, sauf pendant de brèves périodes critiques de son histoire, ce peuple a mené et mène toujours une vie plus ou moins pacifique, harmonieuse et équilibrée. Le Bouddhisme a donné à la Thaïlande beaucoup de grands rois, car un homme intelligent ne peut manquer d'acquérir la sagesse s'il étudie ses enseignements - et c'est ce qu'ont fait tous les rois thaïs. Aucun ne peut s'enorgueillir longtemps des conquêtes et de la puissance, car peu les approuvent. C'est le bouddhisme qui explique l'amour des Thaïs pour la beauté et la dignité, et la plupart de leurs oeuvres d'art sont d'inspiration religieuse. Leurs lois sont fondées sur les grands principes enseignés par le Bouddha, et si le peuple thaï connaît depuis de nombreux siècles la justice et la liberté, il en est probablement redevable au "Dharma" du Maître. Ce qui est plus important encore, c'est que le Bouddhisme a empêché les rois et les chefs du pays de prendre, aux époques de tension et d'épreuve, des décisions hâtives engageant tout leur peuple. En appliquant la sagesse du Bouddha, faite de pardon et de compréhension, la Thaïlande a réussi à imprégner de ce même esprit ses relations avec les autres nations.

VII. CEREMONIES, FETES ET JEUX

Le bouddhisme n'attache pas de valeur aux cérémonies mais les Thaïs, comme tous les êtres humains, ont besoin des cérémonies et en ont emprunté de nombreuses à d'autres religions, particulièrement à l'hindouisme. Il y a douze ou treize siècles, arrivèrent dans le Suvarnabhumi un certain nombre d'Indiens qui répandirent le culte des trois grands dieux, Brahma, Vichnou et Civa, la trinité créatrice, conservatrice et destructrice de l'univers. Ils enseignaient également qu'ils appartenaient à une classe spéciale, ou caste, d'hommes appelés brahmanes et investis du pouvoir de célébrer des cérémonies pour appeler la prospérité et le bonheur sur les humains. Et bientôt, à la cour des rois et des chefs de la Péninsule d'or, ce sont des brahmanes qui officient dans toutes les cérémonies.

Lorsque les Thaïs s'installèrent dans le Suvarnabhumi et y édifièrent leurs royaumes, ils conservèrent la coutume des anciens rois et chefs d'Etats et, bien que bouddhistes, les rois thaïs laissèrent les brahmanes célébrer les cérémonies à leur intention, à condition qu'elles ne soient pas en contradiction flagrante avec le bouddhisme. Celles qui accompagnaient le couronnement, le mariage, la naissance et la mort des rois étaient généralement d'origine brahmanique. Aujourd'hui, la cour de Thaïlande s'en dispense presque totalement, par mesure d'économie, mais, s'ils en ont les moyens, les particuliers aiment que les cérémonies brahmaniques marquent les anniversaires et autres occasions de réjouissances. Si vous voyagez dans le pays, vous pourrez voir à certaines époques, de grands concours de gens qui sont probablement en train de célébrer quelque cérémonie, car les fêtes tiennent une grande place dans la vie des Thaïs à qui elles donnent de la joie et apprennent le travail en commun.

La cérémonie des labours

La première des cérémonies auxquelles le voyageur peut assister est la cérémonie officielle des semailles et des moissons, qui s'accompagne de la cérémonie des labours. Ces rites anciens sont célébrés dans tous les pays de l'Orient depuis des temps très reculés pour demander

à certains dieux ou êtres célestes d'aider les hommes à obtenir de bonnes récoltes. En Thaïlande, ces cérémonies ont lieu dans la première semaine de mai, époque où la mousson du sud-ouest commence à souffler et où, dans tout le pays, les fermiers se préparent à labourer et à semer.

Pour commencer, on prépare l'endroit où seront réunies toutes sortes de graines dans des vases richement décorés. Après l'arrivée du roi, les brahmanes récitent des passages d'anciens poèmes auxquels on prête un pouvoir magique sur les semences. Puis le roi est invité à asperger celles-ci d'eau parfumée et à prier en silence les divinités pour qu'elles aident ses sujets à obtenir de belles moissons. Cette cérémonie étant inspirée de l'esprit de bonté et de charité, les bouddhistes n'y font aucune opposition ; et les moines bouddhistes sont aussi invités à réciter des passages des écritures de leur religion, en faveur du travail et de la persévérance.

Les ornements donnent aux lieux et à l'assistance un air de fête et de gaieté. Le représentant du roi labouré alors le champ préparé à cette occasion et les graines rituelles y sont semées. Les paysans sortent de la foule et se précipitent pour les ramasser car, pensent-ils, elles leur porteront bonheur s'ils les sèment dans leur propre champ. La cérémonie s'accompagne de musique et chacun rentre chez soi plein d'espoir et de joie.

La fête de Songkrant

Où que vous passiez en Thaïlande, vous rencontrerez vers le 13 avril des groupes de gens portant toutes sortes de récipients remplis d'eau dont ils aspergent en riant gaiement tous ceux qui passent à leur portée. C'est la fête de Songkrant, probablement empruntée à l'Inde et connue dans toute la Péninsule de l'or, ainsi que dans beaucoup de régions de l'Inde méridionale. On ne sait pas très bien qui était Songkrant. A en croire la légende, ce n'était pas un homme mais ce n'était pas non plus un être céleste ou un dieu. Il avait sept filles et chaque année, le 13 avril, l'une d'elles traverse le ciel au milieu d'une grande procession de vierges et d'êtres merveilleux de toutes sortes, dans un grand déploiement de bannières, de parasols et d'éventails. La jeune fille richement vêtue et parée de bijoux, porte la tête de Songkrant, son père, mort depuis un nombre incalculable d'années, car si la tête de Songkrant tombait un jour sur la terre, un grand incendie détruirait le monde entier.

L'imprécision même de la légende de Songkrant indique que celle-ci est si ancienne que personne n'en connaît l'origine. Mais dans la Péninsule d'or, c'est en avril que le soleil est le plus chaud et le plus brillant ; les nuages chargés de pluie ont passé et l'été commence. Avril est un mois de repos ; les travaux des champs ne reprendront qu'en mai. Le moment est venu de se donner du bon temps et, comme il fait très chaud, on s'asperge mutuellement pour se rafraîchir et aussi pour s'amuser. Mais le peuple thaï n'en pratique pas moins les vertus bouddhistes, et dans tout le pays, on invite les moines à sa table et on leur sert toutes sortes de bonnes choses. On confectionne les pâtisseries que les Portugais ont introduites dans le pays à l'époque d'Ayouthia et l'on en offre aux amis et aux parents parmi d'autres cadeaux. On va entendre des sermons dans les monastères ; des jeux et des danses réunissent garçons et filles, vêtus de leurs plus beaux habits. Les jeunes gens rendent visite à leurs grands-parents, à leurs oncles, à leurs tantes et à leurs maîtres. La fête de Songkrant est une période de réjouissance dans toute la Thaïlande.

La cérémonie du chat tigré

La procession du chat tigré, est une cérémonie très répandue dans les campagnes thaïlandaises. Elle est censée attirer la pluie mais personne n'a jamais pu expliquer quel rapport il pouvait y avoir entre la pluie et un chat tigré ; la coutume n'en existe pas moins. On place un chat tigré sur un brancard improvisé que quelques jeunes gens et jeunes filles portent sur leurs épaules. Hommes et femmes suivent en chantant et en dansant puis rentrent chez eux lorsqu'ils sont fatigués. Si cette coutume se perpétue, c'est sans doute qu'elle offre une occasion supplémentaire de chanter et de danser. La pluie vient ou ne vient pas, mais personne ne se plaint que la cérémonie soit inefficace.

Fêtes bouddhistes

Les Thaïs sont un peuple gai, et, encore que le bouddhisme soit une religion sérieuse, ils en célèbrent les grandes dates par des fêtes joyeuses.

Visakha Buja. La plus importante des fêtes bouddhistes est celle de Visakha Bujo ou Visakha-puja. Elle est célébrée la nuit de la pleine lune du mois de mai. C'est en effet à cette même date de l'année lunaire que le Bouddha naquit, parvint à l'illumination et mourut. Le temps est généralement très agréable car la mousson du sud-ouest a commencé d'apporter un peu de pluie et la nuit, on voit de gros nuages dans le ciel, la lune est cachée derrière eux, puis on aperçoit quelques faibles rayons et enfin elle apparaît dans toute sa gloire. La foule se réunit dans quelque monastère et des processions aux flambeaux se déroulent autour de l'édifice central. On apporte des fleurs et des rafraîchissements aux moines qui récitent des textes sacrés tard dans la nuit. D'ordinaire, la fête de Visakha ne s'accompagne pas de musique ou de réjouissances par respect pour l'enseignement du Bouddha ; la cérémonie est célébrée avec plus de gravité que les autres fêtes.

La prise d'habits. A partir de la fête de Visakha et jusqu'en juillet, parfois dès le mois d'avril, on voit les Thaïs célébrer une fête familiale qui leur rapporte une grande joie et à laquelle ils consacrent plus d'argent et de plus longs préparatifs qu'à toute autre ; amis et voisins leur mesurent moins que jamais leur aide en cette occasion. C'est qu'un jeune homme va revêtir "la robe jaune" monastique. Les Thaïs savent que la véritable paix de l'âme, source de vrai bonheur, ne se trouve pas aisément, surtout s'il faut pour l'atteindre quitter sa famille et mener la vie errante du Bouddha et de ses disciples. Mais ils croient qu'il est bon qu'un jeune homme vive quelque temps comme le Bouddha lui-même a vécu et la plupart des familles poussent les jeunes gens à mener la vie de moine, d'ordinaire pendant trois mois au cours de la saison des pluies. La veille du jour où le jeune homme doit quitter sa famille pour le monastère, parents et voisins festoient gaiement ; la musique et les jeux se prolongent toute la nuit. Le jeune homme qui va revêtir la robe jaune regarde calmement la fête sans se mêler aux danses ni à la musique. Le lendemain matin, on lui sert le meilleur repas que sa famille et ses amis peuvent lui préparer ; lorsque le moment est arrivé, on lui rase le crâne et les sourcils et il revêt une robe spéciale puis une longue procession le conduit au monastère où il va être admis. Tous ceux qui participent à la procession portent des offrandes aussi joliment décorées que possible, parmi les bannières, les éventails et les parasols au son des tambourins et de la musique, dont toute la Thaïlande résonne à cette époque de l'année. La mère du jeune homme conduit son fils à la chapelle où a lieu une très simple cérémonie d'admission. Pendant son séjour au monastère, il acquerra probablement de la sagesse qu'il aura l'occasion de pratiquer plus tard, au cours de son existence.

Les jeux du peuple thaï

La plupart des voyageurs ne tardent pas à remarquer combien cette population thaïlandaise aime à rire. En effet, les Thaïs sont en général d'un naturel optimiste, faciles à vivre, amis du plaisir. On ne peut guère assister à leurs jeux sans partager leur joie, tant ils paraissent insouciant et heureux de vivre. La manière dont un peuple s'amuse révèle son caractère ; aussi examinerons-nous quelques-uns des jeux que pratique le peuple thaï.

Aujourd'hui, les jeux auxquels se livrent les jeunes gens et les jeunes filles dans des villes sont les mêmes que ceux des autres pays, notamment le football, le tennis, le badminton et le basket-ball ; mais ils jouent aussi à un jeu en honneur dans tout le pays, même dans le moindre village, depuis d'innombrables générations et que l'on considère comme un jeu national : c'est le "takraw".

Les joueurs forment un cercle qui ne doit pas être trop grand, de manière que chacun puisse attraper le ballon qu'il s'agit d'empêcher aussi longtemps que possible de toucher le sol. Le plus souvent, on le reçoit sur le haut du pied pour le renvoyer en l'air, mais un bon joueur peut se servir de tout son corps, aussi bien de l'épaule que de la tête ou du genou ; il n'y a ni gagnants, ni perdants, ni points ; le jeu n'est qu'un exercice entre camarades.

Le ballon s'appelle en thaï "loog takraw". Le mot "loog" suggère l'idée d'appartenance ou d'origine et s'applique aussi à ce qui est suspendu. Il signifie notamment fils ou fille et désigne les petits des animaux. Le "loog takraw" est fait de brins de rotin tressés, aussi est-il léger, mais il ne debondit pas comme un ballon de caoutchouc ou de cuir gonflé d'air. Il faut beaucoup de coup d'oeil et de force pour garder la maîtrise d'un tel ballon. Un bon joueur peut jouer avec plusieurs ballons simultanément.

Comme beaucoup de peuples du monde, les Thaïs aiment les coutumes et les traditions que leur ont léguées leurs ancêtres, mais il n'en aiment pas moins la nouveauté et le takraw peut se jouer autrement que de la manière traditionnelle. Les joueurs adoptent parfois le filet et quelques règles du badminton et du tennis, créant ainsi un jeu nouveau qui se pratique à un contre un ou en équipes de deux ou trois.

Il existe encore une autre variante du takraw. Au lieu d'avoir simplement à empêcher le ballon de toucher terre, les joueurs doivent le faire passer d'un coup de pied dans une boucle située au milieu de leur cercle et dite "boucle de la victoire" ; ils marquent d'autant plus de points que le coup réussi est plus difficile.

Par exemple, un joueur qui envoie le ballon dans la boucle d'un coup de pied retourné, c'est-à-dire par dessus sa tête, marquera plus de points que celui qui l'y envoie d'un coup de pied de face. Le takraw ne se pratique pas seulement en Thaïlande ; il se joue dans tous les pays de l'Asie du sud-est, notamment en Birmanie, et très probablement il était connu de la Chine ancienne. Ses règles ont certainement varié selon le pays et l'époque.

Le cerf-volant est également un passe-temps très populaire en Thaïlande, non seulement chez les jeunes garçons, mais aussi chez les adultes qui le pratiquent comme un sport. Le championnat annuel de cerf-volant, qui a lieu sur la grande place de Bangkok, est un important événement sportif, et l'on parie de fortes sommes sur les résultats. Tous les amateurs de sport viennent suivre les matches qui se succèdent quatre mois durant, de janvier à mai.

Les adultes utilisent deux sortes de cerfs-volants, l'un appelé "chula" ou "kula" et parfois cerf-volant "mâle" par les Occidentaux, et l'autre "pukpao" ou parfois cerf-volant "femelle". Ces termes de mâle et femelle sont d'ailleurs fort bien choisis, car il faut des bras et des poignets solides pour manoeuvrer le chula, tandis que le pukpao ne demande que de la vivacité et de l'agilité. Le jeu consiste, pour le propriétaire du chula, à abattre le pukpao et ce dernier n'a d'autre ressource que la ruse pour résister à un cerf-volant plus puissant. Le propriétaire du pukpao doit, sans jamais laisser rejoindre son cerf-volant, attirer le chula dans une position telle, que, moyennant une habile manoeuvre, la boucle de ficelle qui pend sous le pukpao saisisse le chula et l'abatte au sol, gagnant ainsi la partie. Bien entendu, il y a beaucoup d'autres règles compliquées qui permettent de désigner vainqueur et vaincu.

Pendant la saison, vous verrez en l'air des cerfs-volants de toutes tailles. Certains portent un petit tube où s'engouffre le vent, si bien qu'ils ne cessent de chanter ou de bourdonner en l'air. On les laisse parfois attachés à la branche d'un arbre toute la nuit pour que le bruit berce les dormeurs ; mais c'est une coutume qui se perd dans les grandes villes.

Les Thaïs sont aussi de grands amateurs de courses de bateaux. Elles ont lieu dans tout le pays aux mois d'octobre et de novembre, sur toutes les rivières, lacs et autres plans d'eau car c'est l'époque où leur niveau est au plus haut ; toutes les classes de la population y participent.

Les combats de taureaux sont également un sport très populaire dans le sud de la Thaïlande ; les bêtes sont spécialement élevées et entraînées pour ces combats qui donnent lieu à des paris parfois fort importants.

VIII. LEGENDES POPULAIRES

Vous avez probablement déjà entendu le terme "légendes populaires". Ce sont des histoires qui se transmettent de génération en génération, sans que personne en connaisse exactement l'origine. Elles se transforment en passant d'une génération à l'autre et d'un endroit à l'autre. Les légendes populaires donnent une idée du caractère fondamental du peuple qui les écoute et les raconte. Parfois elles franchissent les frontières nationales ; certaines sont connues dans telle région d'un pays et dans telle région d'un autre, mais non dans tout le pays. Beaucoup sont racontées dans des versions différentes dans tout le sud-est asiatique et dans les îles du Pacifique sud. D'autres sont connues dans toute la Péninsule d'or, mais non dans le Pacifique et inversement. Un grand nombre des légendes que connaissent les populations de la Terre d'Or tirent leur origine de l'Inde.

Lorsque l'instruction se répand dans une région, on commence à consigner les légendes populaires par écrit. Lorsqu'elles sont écrites, elles subissent moins de modifications et de transformations. En Thaïlande, elles ont été la plupart du temps mises en vers ou en rimes. Un très bon poète utilise parfois une légende populaire dans une de ses oeuvres poétiques, lui assurant ainsi une place dans la littérature.

Dans les pages suivantes, vous lirez deux légendes populaires que l'on raconte dans toute la Thaïlande. L'une d'elles, La légende des bruants, a été mise en vers par quelque rimeur inconnu, mais elle est surtout connue par tradition orale. L'autre - Le prince d'or et la conque - est devenue une grande oeuvre littéraire grâce au roi Rama II qui l'a mise en vers et en a fait un spectacle dansé et récit, pour le grand public, mais qui fut également apprécié plus tard par les hautes classes de la société. Il a conservé tous les éléments simples du récit, tel qu'on le racontait dans le peuple, mais il leur a ajouté des strophes d'une touchante poésie. Tous les écoliers lisent ces vers et les étudiants en lettres les apprécient hautement.

A une certaine époque, il y a soixante-dix ans environ, certains poètes et écrivains mineurs aimaient à prendre d'anciennes oeuvres littéraires inspirées de légendes populaires et ils leur ajoutaient des événements et des épisodes qui n'étaient pas en harmonie avec le sens primitif du récit. Ces adjonctions furent rapidement oubliées par la masse du peuple, mais on les trouve encore dans les livres de l'époque. Les deux légendes ci-dessous sont rapportées dans leur version originale qui est largement répandue et présente à toutes les mémoires.

La légende du prince d'or et de la conque

Il y avait une fois un roi du nom de Yosavimol; la reine, son épouse, appelée Chandevi, donna naissance à une grande et belle conque au lieu d'un garçon ou d'une fille. Le grand astrologue déclara que c'était un mauvais présage pour l'Etat et on persuada le roi qu'il devait exiler la reine; c'est ainsi que, le coeur bien gros, le roi renvoya Chandevi.

La pauvre reine errait à la lisière de la forêt voisine de la ville lorsqu'elle rencontra un couple de braves gens ; ils étaient pauvres ; ils cultivaient du blé et des graines sur de petits lopins de terre et partaient à la recherche des produits de la forêt, tels que la résine, qu'ils vendaient pour ne pas mourir de faim. Ils prirent Chandevi avec eux pour les aider à la maison et dans la ferme ; bientôt elle gagna leur affection car elle était travailleuse et douce.

Chandevi constata que sa conque grossissait peu à peu, mais elle ne savait pas ce qu'elle renfermait. Après avoir vécu quelques années avec le vieux couple, elle aperçut un jour, en entrant des champs, un petit garçon dans la maison, mais lorsqu'elle arriva, il avait disparu. Un autre jour, elle avait déposé des graines sur une terrasse devant la maison pour les faire sécher; elle s'en souvint pendant qu'elle travaillait dans les champs et pensa que les oiseaux ou les poules qu'elle élevait les avaient toutes mangées, mais à son retour, elle les retrouva telles qu'elle les avait laissées.

Elle conçut quelques soupçons et, le lendemain, elle disposa intentionnellement quelques graines au même endroit ; au bout d'un moment, elle revint sans faire de bruit. Elle vit de loin

un petit garçon qui surveillait les graines et en écartait les oiseaux et la volaille. Lorsqu'elle se mit à courir vers la maison, l'enfant disparut rapidement, cette fois-ci dans la chambre où elle conservait la conque. Quelques jours après, Chandevi laissa à nouveau les graines dehors, puis elle rentra furtivement à la maison peu après. Lorsqu'elle vit le petit garçon surveiller les graines, elle rentra dans sa chambre par la porte de derrière et réduisit la conque en poussière.

Le garçonnet se sentit d'abord très mal à l'aise sans sa coquille, mais il s'habitua rapidement à la vie habituelle d'un garçon vivant à la lisière de la forêt ; il devint un bel enfant, très intelligent, et le bruit se répandit dans tout le pays que Chandevi avait un beau garçon qui était sorti de la conque.

La nouvelle reine épouse de Yosavimol, fut très inquiète en entendant cette rumeur. Une naissance aussi extraordinaire ne pouvait signifier que deux choses : l'enfant était destiné à être très puissant ou très malfaisant. Elle persuada son mari de mettre fin à ce bruit ; Chandevi, dit-elle, faisait probablement passer le fils d'un autre homme pour celui du roi et elle était coupable de trahison. Yosavimol était lui-même intrigué et il ordonna qu'on lui amène l'enfant. Ses hommes trouvèrent le petit garçon seul à la ferme et ils lui mentirent en lui disant que sa mère le demandait. Sangh - tel était le nom que sa mère lui avait donné - suivit les hommes dans la ville.

Lorsque le roi Yosavimol vit son fils, il ne sut que décider. C'était un bel enfant qui s'exprimait d'une voix douce et d'une manière intelligente. Mais la nouvelle reine obtint d'un magicien un charme qui fit croire au roi que, si le garçonnet vivait, il mettrait le trône en danger. Malgré l'amour que lui inspirait l'enfant, Yosavimol ordonna qu'il soit tué. Personne ne voulut d'abord exécuter son ordre, mais finalement Sangh fut emmené vers une rivière dans laquelle on le jeta pour le noyer.

Au fond de la rivière, vivaient un groupe de nagas. Le roi des nagas était sorti ce jour-là pour se distraire avec quelques-uns de ses serviteurs. Lorsqu'il trouva Sangh au fond de la rivière, il se prit aussitôt d'affection pour lui, l'emmena dans son palais et l'éleva comme un fils.

Mais il était très peu commode d'élever un enfant des hommes dans le monde des nagas ; c'est pourquoi le roi des nagas décida d'envoyer Sangh chez la veuve d'un ami très cher qui régnait sur des "yaksas". Les yaksas étaient un autre type d'êtres non humains, qui passaient pour être très féroces et dotés de pouvoirs magiques. Ils mangeaient les grands animaux et les êtres humains et avaient une longue dent pointue de chaque côté de la bouche.

Le roi des nagas mit Sangh dans un bateau avec un message pour la reine qui s'appelait Phanturat. Il dirigea le bateau vers l'endroit de la côte le plus voisin de la ville où elle résidait et l'y abandonna. Le bateau fut trouvé par les gardes-côtières et le message fut envoyé à Phanturat, qui vint aussitôt chercher l'enfant. Comme elle craignait d'effrayer l'enfant des hommes par son apparence, elle se transforma en une jolie femme et elle fit de même pour ses dames d'honneur. Phanturat avait toujours désiré un fils et elle aima le prince de la conque de tout son coeur ; elle l'éleva et lui donna une éducation digne d'un prince.

Une fois par semaine, Phanturat devait aller à la recherche de gros animaux et les manger pour se rassasier. Chaque fois qu'elle partait, elle laissait des instructions pour qu'on interdise à l'enfant de se rendre à l'arrière du château, où elle vivait avec sa cour. Pour être sûre d'avoir été obéie, elle revenait plutôt tôt ou plus tard qu'on l'attendait. Au début, Sangh n'était pas curieux, mais lorsqu'il grandit, il eut des soupçons et il se posa des questions au sujet de bien des choses qui se passaient autour de lui.

Lorsqu'il fut assez grand, il décida de découvrir la vérité. Il demanda à Phanturat ce qui était caché derrière le château, là où il n'était pas autorisé à se rendre. Sa mère adoptive lui dit qu'il était dangereux pour un enfant comme lui, étranger dans le pays, de visiter l'endroit, ce qui ne fit qu'aiguïser davantage encore sa curiosité.

Ayant remarqué que Phanturat avait l'habitude de donner de fausses indications sur l'heure de son retour, lorsqu'elle s'absentait, Sangh saisit une occasion pour échapper aux serviteurs qui

le gardaient. Il se rendit à l'arrière du château et regarda autour de lui ; il trouva un puits couvert et réussit à l'ouvrir, il y vit un liquide d'apparence étrange et y trempa un doigt ; lorsqu'il le retira, il constata qu'il était couvert d'argent. Il continua à regarder autour de lui et vit un autre puits ; lorsqu'il y trempa son doigt, il remarqua qu'il était couvert d'or. Il essaya de l'enlever, mais en dépit de tous ses efforts, le doigt resta doré. Il dut le bander et, au retour de Phanturat, il lui mentit en lui disant qu'il avait joué avec un couteau. Phanturat fut très fâchée contre ses serviteurs pour n'avoir pas su empêcher l'accident.

Lorsque Phanturat s'absenta à nouveau, Sangh reprit ses explorations. Il monta sur une tour et y trouva la "forme" d'un "ngor". C'est le nom d'une tribu de sauvages qui vivent dans la partie méridionale de la Thaïlande et sur la presqu'île malaise. Les anthropologues les connaissent sous le nom de "semang" ou "sakai". A côté de cette forme, il y avait une paire de chaussures et une baguette faites d'une étrange matière. Sangh réussit à se glisser à l'intérieur de la forme ; il mit les chaussures, et saisissant la baguette, il découvrit que les trois éléments réunis possédaient un pouvoir magique. Il pouvait se déplacer dans l'air aussi facilement que sur le sol et aussi rapidement qu'il le désirait. Il commença à deviner pourquoi Phanturat ne voulait pas qu'il s'approche de cette partie du palais. Il rangea rapidement les attributs magiques et revint furtivement chez lui.

Il eut bientôt une nouvelle occasion de poursuivre ses découvertes et il fit une autre exploration au cours de laquelle il alla plus loin derrière le château. A sa grande surprise et à son profond chagrin, il découvrit des tas et des tas d'ossements d'animaux cachés dans l'épaisseur de la jungle. Il lui vint à l'esprit que Phanturat et sa suite étaient des yaksas, comme le reste de la population, et non pas des êtres humains ordinaires comme lui. C'était l'explication de tous ses soupçons. Il fut très effrayé et en même temps fâché d'avoir été trompé et il décida de s'enfuir.

Une occasion s'offrit bientôt à lui. Phanturat se préparait à nouveau à partir pour la chasse et elle dit qu'elle ne s'absenterait que pour une journée. Dès qu'elle fut partie, Sangh se rendit au puits qui contenait le liquide doré. Il s'y baigna et, lorsqu'il en sortit, il fut certain que personne ne le reconnaîtrait. Puis il monta dans la tour, pénétra dans la "forme" du ngor, mit les chaussures magiques et voyagea dans les airs à l'aide de la baguette magique jusque sur le sommet d'une haute montagne. Là il se reposa pendant un moment après avoir caché la forme du ngor.

Pendant qu'elle était en train de se repaître, Phanturat eut un étrange pressentiment ; elle sentit qu'elle devait rentrer. La première chose qu'elle fit, à son retour, fut de se mettre à la recherche de son fils et, bientôt, elle se rendit compte qu'il était parti. Elle alla à la tour où se trouvait l'équipement magique et elle constata qu'il avait disparu. Aussitôt elle partit à la poursuite de Sangh. Grâce à sa force, elle se déplaçait très vite et elle atteignit bientôt la montagne où il se reposait ; ses hommes ne reconnurent pas le jeune homme doré, mais Phanturat l'identifia ; joyeuse, elle lui demanda de redescendre et de rentrer à la maison, en lui disant de ne pas avoir peur.

C'était la première fois que Sangh voyait Phanturat telle qu'elle était en réalité, et il devint presque fou de frayeur. Il était trop épuisé pour entrer dans la forme et s'envoler. Il pria tous les êtres célestes de la région de l'aider et un des dieux de la montagne fit en sorte que Phanturat soit trop fatiguée pour monter rejoindre Sangh.

Lorsque Phanturat comprit qu'elle n'arriverait pas à atteindre le sommet de la montagne, le chagrin l'affaiblit encore plus. La dernière chance de reprendre son fils lui échappait. Elle s'assit sur un pan de rocher et l'appela, lui disant combien elle l'aimait et le suppliant de revenir vers elle. Lorsque Sangh vit qu'elle ne pouvait réellement pas monter jusqu'à lui et l'emmener, il lui demanda de rentrer chez elle. Il lui promit de la rejoindre lorsqu'il aurait retrouvé ses vrais parents. Phanturat lui redemanda de descendre ; elle lui dit qu'elle ne l'empêcherait pas de partir si elle pouvait lui dire adieu comme le fait une mère, mais Sangh restait rivé au même endroit. Phanturat supplia en vain ; elle déclara qu'elle mourrait, car sans l'amour de son fils la vie n'avait plus d'attrait pour elle. Elle demanda à Sangh de descendre pour pouvoir lui apprendre des paroles magiques qui lui permettraient de faire apparaître des animaux de tous genres.

Mais Sangh craignait que ce fût une ruse. Lorsqu'elle comprit qu'il n'avait plus confiance en elle, Phanturat fut bouleversée; pour prouver son amour, elle écrivit les mots magiques sur la pierre qui se trouvait devant elle ; puis elle pleura jusqu'à ce que son coeur se brisa.

Sangh fut accablé de chagrin lorsqu'il vit que Phanturat était morte. Il descendit rapidement et, se rappelant tout l'amour et la générosité qu'elle lui avait témoignés, il commença à pleurer et à se lamenter sur son corps. Mais il était trop tard ; il fixa dans sa mémoire les mots magiques qu'elle avait écrits, puis il les effaça. Lorsqu'il se fut reposé du voyage et remis de son chagrin, il reprit sa route et arriva dans un royaume appelé Samol. Là, tout le monde l'appelait le ngor. Il dormait où il en avait envie et vivait et jouait avec les enfants des fermiers de la région.

Le roi de Samol avait sept filles, dont la plus jeune s'appelait Rochana. Lorsque Sangh arriva dans le royaume, le roi Samol préparait le mariage de ses filles. Il était d'usage d'inviter tous les princes désireux d'épouser une princesse à se présenter. La princesse faisait alors son choix parmi eux. Le roi Samol avait adressé des invitations à toutes ses provinces afin qu'elles envoient tous les princes dignes d'être élus. Six d'entre eux avaient été choisis par six des filles du roi Samol. Les mariages n'avaient toutefois pas encore été célébrés car la plus jeune, Rochana, ne trouvait personne qui lui plaise.

Le roi Samol poursuivait ses efforts. Il invita les fils de tous les nobles, puis ceux des riches et enfin tous les jeunes gens de la ville. Aucun d'entre eux ne plaisait à Rochana. En désespoir de cause et pour se moquer d'elle, il fit venir le ngor. On eut du mal à persuader Sangh de pénétrer dans le palais. Il ne parlait pas la langue du pays et il ne semblait pas comprendre. Les enfants avec lesquels il jouait suggérèrent alors aux hommes du roi de l'attirer au moyen d'une fleur rouge. Sangh fut séduit et suivit en courant un des hommes qui avait attaché la fleur au bout d'un bâton. C'est ainsi que les serviteurs du roi l'amènèrent dans le palais.

La princesse Rochana n'attachait aucune importance au fait de se faire moquer par son père. Elle voulait se rendre compte de l'aspect d'un membre d'une tribu sauvage. Mais elle se para d'aussi beaux vêtements que les autres fois où elle avait eu l'occasion de voir des prétendants. Elle était accompagnée de ses compagnes et de ses filles d'honneur. Elle portait dans sa main droite une guirlande de fleurs qu'elle devait jeter, selon l'usage, dans les mains de l'homme qu'elle choisirait pour fiancé. Ses soeurs et ses futurs beaux-frères arrivèrent également merveilleusement parés, s'attendant à assister à une scène comique et à bien s'amuser. Mais ils n'étaient pas préparés à ce qui se passa, car Rochana, après avoir longuement fixé Sangh du regard, lui jeta la guirlande qu'il saisit dans ses mains et se mit à embrasser passionnément.

Le palais tout entier était en émoi. Lorsque le roi Samol fut mis au courant de l'incident, il s'évanouit. La reine Monda, la mère de Rochana, le ranima et essaya de le consoler par des paroles réconfortantes, puis elle se rendit auprès de sa fille pour connaître la raison de sa conduite indigne. Mais elle ne put rien obtenir de Rochana qui se bornait à répéter qu'elle savait ce qu'elle faisait et qu'un jour tout le monde lui donnerait raison.

Il n'y avait rien à faire. Le ngor, assez étrangement, semblait conscient de ses droits et il vint essayer d'emmener Rochana. Finalement, le roi Samol renvoya Sangh et Rochana du palais. On leur trouva une ferme en dehors de la ville où Sangh avait vécu et on leur construisit des cabanes.

Dans la nuit, Rochana vit son mari dans toute sa gloire dorée, semblable à l'image qui lui était apparue. Sangh avait prié les êtres célestes d'aider Rochana à le voir tel qu'il était réellement, s'ils étaient destinés l'un à l'autre. Dans la journée, il redevenait le ngor. Rochana et lui menaient la vie simple de fermiers, cultivant des légumes et des grains pour subsister. Une fois Rochana se lassa de cette vie pénible et elle essaya de brûler la ferme du ngor. Sangh l'arrêta à temps et ne lui fit plus confiance. Il continuait à être le ngor, ce qui ennuyait beaucoup Rochana, et il semblait s'amuser énormément. Il se lia d'amitié avec tous les gens simples de la ville et des environs, surtout avec les enfants. Il ne parlait jamais et ne communiquait avec les autres que par des gestes et des actes, et seuls les enfants semblaient le comprendre.

Le roi Samol était honteux de la conduite de son gendre et courroucé de l'entêtement de sa fille. Ses six soeurs étaient également fâchées contre Rochana, car les fêtes magnifiques qui avaient été prévues pour leurs mariages furent annulées en raison du scandale créé par le choix de Rochana. Elles couvrirent Rochana d'injures et se réjouirent beaucoup lorsque le roi Samol imagina un plan pour se débarrasser de Sangh. Il ordonna à tous ses gendres de lui apporter cent poissons le lendemain. Ceux qui ne réussiraient pas à s'acquitter de leur mission seraient exécutés. Rochana pleura amèrement lorsqu'elle reçut l'ordre, mais Sangh semblait, au contraire, tout à fait content.

À l'aube, tous les gendres partirent pour attraper du poisson pour leur beau-père. Sangh alla jusqu'à une rivière qu'il connaissait bien et choisit un endroit spécial où il se défit de son attirail de ngor ; puis il s'assit sous un grand arbre touffu et récita le couplet magique que lui avait appris Phanturat. Tous les poissons affluèrent aussitôt de partout vers l'endroit où se trouvait Sangh qui, faisant semblant d'être un esprit de la forêt, était assis là et attendait.

Toute la journée, les six gendres du roi Samol furent à la recherche de poisson. Ils multipliaient les essais avec leurs nombreux serviteurs. L'un partit en mer, un autre alla vers un lac, d'autres choisirent les rivières et les cours d'eau où en général le poisson abondait. La tâche qu'ils croyaient pouvoir remplir facilement se révéla impossible, car les poissons avaient disparu. Finalement, les six se retrouvèrent à l'endroit où leur plus jeune beau-frère les avait tous réunis.

Lorsqu'ils virent le jeune homme étincelant qui était assis sous l'arbre, ils le prirent aussitôt pour un dieu. Devant lui, il y avait des milliers de poissons dans l'eau. Ils allèrent tous les six lui rendre hommage et le supplièrent de leur donner quelques poissons, en lui expliquant les conditions imposées par leur beau-père. Sangh, qui se faisait passer auprès d'eux pour le roi des poissons, fit semblant d'être très en colère. Cependant, leur dit-il, s'ils étaient prêts à faire un petit sacrifice, il leur donnerait peut-être quelques poissons en échange. Il demanda un petit morceau du bout du nez de chacun de ses beaux-frères. Ils furent tous les six très déconcertés, mais ils ne voyaient pas d'autre solution, car l'heure fixée pour leur retour auprès de leur beau-père allait bientôt être dépassée. Aussi acceptèrent-ils après s'être consultés. Ils firent de leur mieux pour s'accommoder de leur piteuse apparence. Les plus âgés dirent même qu'ils avaient l'air plus intéressant. Sangh donna deux poissons à chacun. Lorsqu'ils furent tous partis, il ordonna à deux cents poissons de sauter hors de l'eau. Il les rassembla, reprit l'aspect d'un ngor et retourna auprès de sa femme en volant à travers les airs.

Le roi Samol et sa cour furent très surpris lorsque le ngor arriva avec Rochana et jeta aux pieds de son beau-père plus de poissons qu'il n'en avait demandé. Il expliqua par des signes qu'il s'attendait à voir les autres gendres. Ils arrivèrent enfin avec une mine toute défaite. Lorsqu'il s'avéra qu'ils avaient échoué dans leur mission, le roi Samol devint fou de colère et leur ordonna de disparaître. Sangh fit voir qu'il trouvait le roi injuste ; les six soeurs de Rochana lui firent d'amers reproches en l'accusant de se moquer d'elles. Lorsque Sangh estima qu'il s'était suffisamment amusé à les confondre tous, il rentra chez lui avec sa femme.

Le roi Samol chercha un nouveau prétexte pour se débarrasser du ngor. Il ordonna à tous ses gendres de lui rapporter du gibier. Il dit à nouveau que ceux qui y manqueraient seraient exécutés. Lorsque Rochana reçut le message, elle pleura car elle se sentait frustrée et elle supplia son mari de se montrer à son père sous son aspect réel. Mais Sangh ne fut pas troublé le moins du monde et, à nouveau, il partit joyeusement à la chasse. Cette fois encore, les six beaux-frères ne purent trouver aucun cerf jusqu'au moment où ils rencontrèrent un jeune homme tout doré qui leur donna à chacun un maigre animal en échange d'un petit bout de leur oreille. Puis Sangh en prit vingt et se rendit directement au palais de son beau-père sans s'arrêter chez sa femme. Le roi Samol fut très embarrassé, mais il ne donna pas suite à sa menace de mettre à mort ses beaux-fils qui n'auraient pas exécuté son ordre.

Sangh continua ainsi à mener avec sa femme une existence heureuse et exempte de soucis. Rochana devint une fermière très habile. Elle apprit à filer et à tisser et elle avait toujours un air propre et net. Mais Indra, le roi du ciel des Davatingsa (il y a beaucoup de royaumes célestes

selon les croyances thaïlandaises), pensa que le moment était venu pour elle de retrouver le bonheur qui convenait à une fille de roi. Il ordonna aux habitants célestes de se transformer en une armée d'hommes. L'armée arriva et assiégea la ville de Samol. Indra fit parvenir au roi Samol un message disant qu'il se retirerait à la seule condition qu'il joue avec lui au jeu du "klee", qui était un genre de polo. Si le roi gagnait, Indra deviendrait son vassal, Mais s'il refusait de jouer, l'armée mettrait la ville à sac. Si le roi Samol jouait et perdait, Indra ferait de son royaume un Etat vassal.

Samol fut obligé d'envoyer ses six gendres jouer contre Indra. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ils furent honteusement battus. Indra suggéra alors au roi de faire un nouvel essai. Il avait appris que Samol avait sept gendres, Il accepterait, par esprit sportif, de jouer contre le septième.

Le roi Samol était très malheureux mais il ne put faire autrement que de demander à la reine d'aller persuader le ngor d'essayer de sauver le royaume. Sangh refusa d'abord, mais il céda devant les larmes de Rochana et se montra à ses beaux-parents sous son aspect réel. Ce fut une grande joie et chacun fut convaincu qu'un prince aussi beau et aussi habile délivrerait le royaume de ses ennemis. Indra fit une belle partie avec le prince doré et lui laissa la victoire. Le siège fut levé dans l'allégresse générale.

Sangh fut nommé souverain du royaume pour le récompenser d'avoir réussi à repousser l'ennemi. Mais la tâche d'Indra n'était pas encore terminée. Il se souvint de la pauvre reine Chandevi, la mère de Sangh, qui continuait à mener une vie pénible et solitaire. C'est ainsi que le roi du ciel apparut une nuit à Yosavimol et lui dit qu'il était temps qu'il rappelle la reine légitime et qu'il parte avec elle à la recherche de leur fils. Yosavimol se sentit impuissant devant l'indignation du dieu, car il ne savait comment retrouver un fils dont il avait ordonné la mort il y a si longtemps. Mais Indra lui expliqua que le petit garçon de la conque était à présent un adulte, qu'il avait épousé une princesse et qu'il régnait sur un grand royaume. Yosavimol fut très heureux d'apprendre cette nouvelle. Il partit aussitôt que possible pour essayer de reconquérir sa femme et se mettre en quête de son fils.

Le roi Yosavimol ne mit pas longtemps à trouver sa femme. Dès qu'il l'eût mise au courant de son projet d'aller à la recherche de leur fils, Chandevi se réconcilia avec son mari. Ils se mirent alors tous deux en route pour le royaume de Samol. En approchant de la ville, ils se dirent qu'il ne serait pas sage d'arriver et de prétendre que le souverain était leur fils. Ils se déguisèrent en paysans et ils pénétrèrent ainsi dans la ville en vue de s'assurer, s'ils le pouvaient, qu'il était bien le fils qu'ils recherchaient. Il se trouva que le prince Sangh était en train de faire le tour de la ville en grand appareil et ses parents purent le voir sur son éléphant, paré de tous les insignes de la royauté. Chandevi n'était pas sûre que ce jeune homme doré fût bien le fils qu'elle avait perdu. Pour poursuivre leur enquête, Yosavimol prit un poste de gardien à l'une des entrées du palais et Chandevi obtint du travail dans les cuisines royales.

Chandevi devint bientôt l'aide favorite du chef cuisinier, car tous les plats qu'elle préparait plaisaient beaucoup au prince ; bientôt elle fut chargée de lui préparer tous ses repas.

Elle trouva bientôt une occasion de tenter une épreuve. Elle prépara un genre de soupe qu'elle savait être son plat favori. Elle y mit les morceaux de courge blanche allant avec le mets, et elle y grava des images : la première représentait la naissance de la conque ; la deuxième, son exil auprès du vieux couple à la lisière de la forêt ; la troisième, le petit garçon de la conque chassant les poules des graines qu'elle avait laissées ; la quatrième la montrait en train de réduire la conque en poussière ; la cinquième représentait le petit garçon emmené par les hommes du roi ; la sixième le montrait enchaîné et insulté ; sur la septième, enfin, on le voyait noyé dans la rivière.

Sangh remarqua quelque chose d'insolite dès qu'il eut pris un morceau de légume sur sa cuiller. Il sortit tous les morceaux de courge et les passa à l'eau. Il sut aussitôt que sa mère était

venue à sa recherche car elle seule connaissait toute l'histoire de son enfance. Bientôt, mère, père et fils furent réunis et réconciliés. Sangh obtint la permission de retourner avec ses parents pour régner sur son propre royaume et il laissa ses beaux-parents dans le leur.

Note - Les légendes thaïlandaises se terminent rarement par les mots "Ils furent très heureux et ils eurent beaucoup d'enfants". Ceci est dû aux croyances bouddhistes qui mettent l'accent sur le caractère transitoire de l'existence. Certains récits se terminent par des strophes décrivant dans quelles conditions le poète a terminé son oeuvre, à quelle époque, à quelle date et dans quel état d'esprit.

La légende des bruants

Les bruants sont de petits oiseaux bruns, de la taille d'un poing de bébé. Avec des brindilles sèches et de l'herbe ils font de jolis nids qu'ils suspendent aux branches d'arbre comme des sacs ; vifs et joyeux, ils ne cessent de gazouiller et de pépier.

Il y a très, très longtemps, une paire de bruants qui venaient de s'accoupler fit son nid sur une branche d'arbre au fond d'une forêt. La mère avait pondu ses oeufs et les couvait en rêvant des charmants petits êtres gazouillant et pépant, qui feraient l'orgueil et la joie de leurs parents. Le père s'était envolé comme il le faisait tous les matins pour chercher des baies pour elle et pour la petite famille qu'ils attendaient.

L'heure avançait et il ne rentrait toujours pas. La mère commença à s'inquiéter. Les petits sortirent de leur coquille l'après-midi, quatre petits êtres graciles, nus et roses, qui ne pouvaient encore se faire entendre. La mère était affaiblie par l'inquiétude, la fatigue, la soif et la faim.

Puis quelque chose de terrible se passa. Elle décela d'abord une odeur de brûlé. Puis elle vit un feu qui flambait à une certaine distance. Allumé par des mains inconnues, peut-être par un dieu en colère, il l'atteignit rapidement ainsi que sa petite famille. La malheureuse était sans défense. Sans son compagnon, elle ne pouvait sauver son nid et sa nouvelle famille. Les oisillons périrent, mais elle échappa par hasard aux flammes. Elle vola jusqu'à une branche morte qui se trouvait non loin de là et attendit le retour de son compagnon.

Il ne revint que peu avant l'aurore. Elle vola jusqu'à lui en poussant des cris aigus de détresse. Il l'embrassa tendrement. Mais quelle chose incroyable s'était-il passé ? Il était tout parfumé. Pendant que sa femme et sa famille avaient eu soif et faim et pendant que la nouvelle couvée et le nid avaient été détruits, il avait été s'amuser quelque part en étrange compagnie et, à présent, il osait rentrer chez lui couvert de parfum. Elle refusa de se laisser toucher par lui et, en sanglotant, elle l'accabla de reproches.

Le père expliqua qu'on ne pouvait rien lui reprocher sinon sa négligence. Il avait trouvé un bel étang couvert de lotus et il était entré dans une grande fleur pour en retirer à son intention les étamines jaunes et le pollen qu'on disait être très fortifiants pour une mère chargée d'une nouvelle couvée. Il était resté trop longtemps dans la fleur. Lorsque le soleil était descendu vers l'horizon, les pétales s'étaient refermés sur lui et l'avaient enfermé. Il s'était endormi dans la fleur et ne s'était réveillé qu'au moment où les pétales s'étaient ouverts, lorsque la rosée de l'aurore les avait touchés. Il était rentré directement chez lui avec les étamines et le pollen, d'où le parfum qui se dégageait de lui.

La mère était trop bouleversée pour écouter ses explications. Elle se précipita vers les cendres incandescentes sous la branche à laquelle son nid avait été suspendu. Elle prit une dernière résolution et formula un voeu pour sa prochaine existence. Si elle devait renaître, que les dieux puissants et miséricordieux fassent en sorte qu'elle n'ait plus besoin de l'aide d'aucune créature masculine. Si un mâle devait l'aborder, jamais elle ne lui répondrait. Elle vivrait sa vie librement, loin de toute inconstance masculine. Puis elle se précipita dans le feu qui se consumait et mourut.

Le père fut accablé de douleur. En entendant son dernier voeu, il en formula un, lui aussi, S'il devait renaître, que les dieux lui permettent de rencontrer, tôt ou tard, sa compagne soupçonneuse. Et si aucun autre être masculin ne devait réussir à l'aborder et à obtenir une réponse, qu'il lui soit accordé en récompense de sa loyauté et de sa fidélité, d'être le seul à pouvoir percer son armure de silence et à gagner son amour au cours de leur prochaine existence. Après quoi, il se jeta à son tour dans les flammes et périt.

Les petits bruants revinrent tous deux au monde sous la forme d'êtres humains. La femelle était à présent la fille du roi Phromatat et elle s'appelait Suvarnakesorn, ce qui signifie Etamine d'or. Le mâle était le fils d'un homme riche de la ville voisine et il s'appelait Sarnpasit, ce qui signifie Réussite.

En grandissant, la princesse devint extrêmement belle et aussi extrêmement entêtée. Elle évitait tous les êtres masculins qui s'approchaient d'elle et rendait son père très malheureux en refusant de lui parler. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'une timidité d'enfant, mais lorsqu'elle fut plus âgée, il vit qu'elle avait une aversion profonde envers tous les hommes. Elle pria sa mère d'expliquer à son père qu'elle n'avait rien contre lui, mais que le seul fait d'entendre la voix d'un homme lui donnait l'impression que son coeur allait éclater. Le roi fut bouleversé et il offrit de fortes récompenses à tout homme qui réussirait à guérir la princesse de son étrange maladie. Le premier qui y parviendrait obtiendrait également la main de la princesse et la moitié de son royaume.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, des hommes vinrent de près et de loin pour tenter leur chance. D'abord arrivèrent des princes, très confiants en leur succès et riant de l'absurde inquiétude du roi. Lorsqu'ils eurent échoué, les fils des riches essayèrent, eux aussi, puis ce fut le tour des hommes de toutes classes, sans égard à la fortune ou au rang. Chaque nuit un homme se rendait dans les appartements de la princesse et l'assurait de son amour, de sa fidélité et de toutes les vertus connues. Ils revinrent tous en s'avouant vaincus.

Dans l'intervalle, Sarnpasit avait suivi l'enseignement d'un maître réputé dans un endroit très éloigné de son domicile. Il consacra à ses études plus de temps qu'il était d'usage, car il étudiait une science étrange que son maître n'avait consenti à enseigner qu'à lui seul et à un de ses amis très chers. Il apprenait à détacher son esprit et à le placer là où il le souhaitait. Il était brillant, très travailleur et très bien vu de son maître. Lorsqu'il eut enfin appris cette science à fond, il rentra chez lui avec son ami.

Lorsque Sarnpasit entendit parler de l'étrange entêtement de la princesse, il décida aussitôt de tenter sa chance. Il se rendit auprès du roi et demanda que l'on prenne certaines dispositions afin que la princesse ne le voie pas et n'entende que sa voix.

Lorsque la nuit fut venue, Sarnpasit fut autorisé à se tenir devant la chambre de la princesse. A la porte pendaient de lourdes tentures et, plus près du lit, il y en avait d'autres. Sarnpasit demanda à son ami d'extraire son esprit et de le placer dans la porte de la chambre de la princesse. Lui-même s'assit et s'adressa à la porte.

Il lui dit : "Porte, ma soeur, le roi m'a ordonné de venir ici et d'essayer d'obtenir que la princesse me parle. Mais, puisqu'elle n'a parlé à aucun des hommes qui sont venus la voir, pourquoi me parlerait-elle ? Je préfère te parler et avoir une réponse. Raconte-moi, je te prie, une histoire que tu connais, tu dois en connaître beaucoup, puisque des gens entrent et sortent toute la journée".

L'esprit dans la porte répondit : "Mais je ne connais pas d'histoires. Je me borne à être ici. Des gens entrent et sortent, comme vous le dites, mais je n'ai aucune histoire à raconter".

La curiosité de la princesse Etamine d'or fut aussitôt éveillée. Elle n'avait jamais entendu une porte parler à qui que ce fut. Elle écouta pour entendre ce que le jeune homme dirait.

Sarnpasit dit à la porte : "Puisque tu ne peux me raconter aucune histoire, c'est moi qui vais t'en raconter une. Je ne puis pas rester assis ici sans parler toute la nuit". Et il raconta son histoire à la porte.

"Il y avait une fois trois jeunes gens qui étaient liés d'amitié. L'un était un habile archer, le deuxième un plongeur et le troisième connaissait l'art de ramener à la vie une personne morte. Un jour, ils allèrent voir un fameux devin. Ils étaient assis au bord d'un cours d'eau et chacun demanda au devin de lui annoncer ce qui lui arriverait. Le devin leur dit que dans quelques minutes un aigle les survolerait. Il tiendrait dans son bec une belle jeune fille qui était destinée à l'un de ceux qui étaient présentement assis au nord de la rivière. La prédiction se réalisa, car on vit bientôt dans le ciel un aigle qui tenait quelque chose dans son bec. L'archer saisit son arc et tira sur l'oiseau qui laissa tomber sa proie dans l'eau sous l'effet de la frayeur. C'était une jeune femme ; le plongeur sauta aussitôt dans les flots, mais lorsqu'il l'eut ramenée sur le rivage, elle était déjà morte ; le guérisseur lui rendit la vie. Ils se disputèrent alors pour savoir auquel d'entre eux elle revenait de droit. Chacun revendiquait la priorité. Le devin dit que, sans lui, aucun d'eux n'aurait remarqué l'aigle.

L'archer dit que s'il n'avait pas tiré une flèche, l'aigle n'aurait pas lâché la jeune fille. Le plongeur dit que c'est lui qui l'avait retirée de l'eau. Le dernier enfin dit que sans son art, la jeune fille aurait cessé de vivre et qu'il n'y aurait pas eu de querelle".

"Quelle est ton opinion, ma soeur la porte ?" demanda Sarnpasit. "Lequel d'entre eux était fondé à prétendre à la main de la jeune fille, selon toi ?"

La porte répondit : "Le devin, bien sûr.. Sans son pouvoir exceptionnel, les jeunes gens n'auraient jamais remarqué l'aigle".

La princesse s'impatienta de la stupidité de la porte. Et elle dit : "Stupide porte. Comment pouvez-vous dire cela ? C'est le plongeur qui l'avait portée dans ses bras comme un amoureux".

Sarnpasit avait prié des musiciens de la cour de se mettre à jouer lorsqu'ils entendraient sa voix. Dès que la princesse eut parlé, pour célébrer le succès de Sarnpasit, on entendit de la musique.

Mais Sarnpasit poussa plus avant. Il se rapprocha de l'endroit où était la princesse. Il vit une lampe avec laquelle elle éclairait sa chambre. Il y plaça l'esprit de son compagnon.

Il interpella la lampe à travers le rideau. "Ma soeur la lampe, tu pourras peut-être m'aider plus facilement que la porte à passer les heures de la nuit. La princesse ne veut parler à aucun homme et elle ne me parlera certainement pas. Mais conversons un peu, toi et moi. Raconte-moi une histoire que tu connais".

La lampe répondit : "Je ne puis vous raconter aucune histoire. Vous feriez mieux de m'en conter une, à moi".

La princesse fut très intriguée d'entendre parler la lampe tout près d'elle. Elle écouta attentivement l'histoire que conta Sarnpasit à sa lampe.

Sarnpasit dit : "Il y avait une fois cinq artistes. L'un était dessinateur ; l'autre était un menuisier particulièrement habile qui pouvait travailler le bois de n'importe quelle façon ; le troisième était un sculpteur de grand talent ; le quatrième était magicien. Il pouvait donner la vie à n'importe quel sujet qu'il avait sculpté ; le cinquième était tisserand et il tissait des vêtements magnifiques.

"Un jour, le dessinateur traça les traits d'une très belle jeune fille ; puis le menuisier prépara un panneau de bois destiné à la porte d'un temple et le sculpteur se mit à l'oeuvre pour sculpter dans le panneau le modèle que le dessinateur avait esquissé. Lorsqu'il eut terminé, la femme était si belle que le magicien ne put résister à la tentation et la transforma en une créature vivante ; le tisserand eut pitié de sa nudité et lui tissa des vêtements pour lui permettre de vivre au milieu des hommes.

Alors les cinq artistes commencèrent à la revendiquer. Le dessinateur dit qu'elle lui appartenait car c'est lui qui en avait conçu l'idée ; le menuisier dit que s'il n'avait pas préparé le bois

du panneau, le sculpteur n'aurait rien pu faire ; le sculpteur prétendait avoir achevé l'esquisse en lui donnant la forme complète d'une femme ; le magicien se moqua d'eux et dit que, sans lui, ils n'auraient pas eu de femme à se disputer ; quant au tisserand, il affirma que c'était grâce à lui qu'elle était vraiment devenue une créature humaine".

Sarnpasit demanda alors à la lampe de donner son opinion. Et la lampe dit : "Je crois que c'est le tisserand qui était fondé à la revendiquer, car elle n'est devenue réellement une femme qu'après avoir été habillée par lui".

La princesse dit à la lampe : "Je n'ai jamais entendu pareille chose. C'est le sculpteur qui a des droits sur elle. C'est lui qui a passé le plus de temps avec elle, qui l'a touchée et qui l'a tenue dans ses mains avec une tendre sollicitude".

Lorsque les musiciens entendirent la voix de la princesse, ils jouèrent un air gai. Mais Sarnpasit poursuivit son plan. Il plaça l'esprit de son ami dans le rideau qui était suspendu au-dessus du lit de la princesse et il s'adressa à lui. Il lui dit : "Mon frère le rideau, nous ferions mieux de converser car l'aurore est encore loin ; tu dois connaître une histoire puisque tu es aussi près de la princesse chaque nuit. Raconte-la moi, je te prie".

Le rideau répondit qu'il ne pouvait raconter aucune histoire, bien qu'il fut si près de la princesse, et il demanda à Sarnpasit de lui en conter une.

La princesse était à présent très attentive, car la voix était proche d'elle.

Sarnpasit raconta au rideau l'histoire suivante :

"Il y avait une fois quatre femmes qui désiraient se marier. Elles voulaient des maris exceptionnellement intelligents. Elles les cherchèrent en indiquant l'endroit où elles vivaient, non pas en termes ordinaires, mais sous forme de devinettes. Tout homme qui réussirait à trouver leur maison serait suffisamment intelligent pour être leur mari. Un jour, quatre hommes trouvèrent le chemin de leur maison et les quatre femmes furent très contentes. Cependant, elles ne tardèrent pas à être déçues, car elles découvrirent que les quatre hommes n'avaient pas résolu les devinettes eux-mêmes ; ils en tenaient la réponse d'un prisonnier qui était lié à un poteau devant la maison d'un homme riche. Il leur avait indiqué la solution en échange d'un peu d'eau. Les quatre femmes se précipitèrent vers la maison de l'homme riche et payèrent rançon pour le prisonnier. Elles l'emmenèrent chez elles et s'employèrent toutes les quatre à gagner son cœur ; l'une transportait de l'eau et partait à la recherche de toutes sortes de bonnes choses pour la cuisinière ; la deuxième préparait tous les repas avec tout le talent dont elle disposait ; la troisième le servait pendant qu'il mangeait, et la quatrième faisait son lit et entretenait sa chambre".

Sarnpasit demanda alors au rideau : "Laquelle gagna son cœur, selon toi, mon frère le rideau ?".

Le rideau répondit : "La femme qui faisait la cuisine pour lui, naturellement".

Lorsque la princesse entendit ces paroles, elle dit : "Quelle sottise ! Ce n'était évidemment pas la cuisinière, mais celle qui faisait son lit et s'occupait de sa chambre".

La musique se remit à jouer lorsque la princesse parla. L'aube allait bientôt poindre. Le roi et la reine, qui avaient veillé toute la nuit, se rendirent dans la chambre de la jeune fille et lui dirent que maintenant qu'elle avait parlé à un homme et qu'elle était néanmoins vivante et en bonne santé, il était normal qu'elle change d'attitude à l'égard des hommes. La princesse affirma qu'elle avait parlé, non pas à un homme, mais à une porte, à une lampe et à un rideau. Le roi et la reine conduisirent alors Sarnpasit vers la princesse et lui expliquèrent que c'est à lui qu'elle avait parlé. Lorsque la princesse vit Sarnpasit, l'envoûtement dans lequel la tenait la résolution qu'elle avait prise en mourant se dissipa ; conquise par sa fidélité et son amour, elle lui donna son cœur ; ils se marièrent et furent très heureux.

APPENDICE I

TRANSLITERATION DES TERMES THAIS ET ASIENS

Tels qu'ils figurent
dans le texte anglaisSelon l'Institut royalAutres orthographes

| | | |
|------------------------|-------------------------|-----------------------------|
| Suvarnabhumi | Suwanaphum, Suwanaphumi | |
| Krungtheb | Krungthep | Krungdeb |
| Prathet Thai | Prathet Thai | Prades Thai |
| Thai | Thai | T'ai, Tai |
| Sukhothai | Sukhothai | Sukhodaya, Sukhot'ai |
| Sri Indratitya | Sri Intrathit | Sri Indraditaya |
| Intratit | | Sri Intrat'it |
| Haripoonchai | Hariphunchai | |
| Abayakamini | Aphayakhamini | |
| Abhai | Aphai | |
| Oothaya, Oothai | Uthai | Udaya |
| Nagas | Nak | Naga, nag |
| Aroon Kumar | Arun Kuman | |
| Sri Sajnalai | Sri Sachanalai | Sri Sachanalaya |
| Menam | Maenam | |
| la rivière Chao Phraya | Chaophraya | Chouphya, Chouphaya |
| Lawo | Lawo | Lavo |
| Phya Dejo | Phaya Decho | Phya Dejo, Phya Tejo, |
| Asoka | Asok | Ashoka, Ashoke |
| Ram Kamhaeng | Ram Kamhaeng | Rama Kamheng |
| Phako | Phakho | |
| Mahayan | | Mahayana |
| Oothong | Uthong | Ut'ong |
| Ayudhaya | Ayuthaya | Ayudhya, Ayuthia |
| Sam Phraya | Sam Phraya | |
| Naresavara, Naresuan | Naresuan | Nareshavara |
| Narai | Narai | Narayana |
| Dhonburi, Thonburi | Thonburi | |
| Phraya Tak | Phraya Tak | |
| Chakri | Chakri | |
| Ramakierti, Ramakien | Ramakian | |
| Wat Sutasna | Wat Suthat | |
| Mongkut | Mongkut | |
| Phra Chomklao | Phra Çhomklao | |
| Suddhodhana | Suthothana | |
| Siddharta | Sithata, Sithat | Siddhattha |
| Yasodhara | Yasothara | |
| Dharma | Thamma | Dhamma |
| Visakha Buja | Wisakha Bucha | Viskha Puja, Wesak |
| Chandevi | Çhandewi | |
| Sangh | Sang | |
| Yaksa | Yak | Yakha, Yaksha |
| Phanturat | Phanthurat | |
| Rochana | Roçhana | |
| Monda | Montha | |
| Davatingsa | Dawadu'ngsa | |
| Phromatat | Phromathat | |
| Suvarnkesorn | Suwanakeso'n | |
| Sarnpasit | Sanphasit | Sarnpasitthi, Sanphasiddhi. |

APPENDICE II

Titres de quelques publications sur la Thaïlande parues en anglais.

1. W.A.R. Wood, A History of Siam, Bangkok, 1933.
2. H.G. Quaritch Wales, Ancient Siamese Government and Administration, Londres, 1934.
3. K.P. Landon, Siam in Transition, Londres, 1939.
4. Virginia Thomson, Thailand, the New Siam, New York, 1941.
5. Sir Joshia Crosby, Siam, the Crossroads, Londres, 1945.
6. D.G.E. Hall, A History of South-East Asia, Londres 1955.
7. Prince Damrong, "The Introduction of Western Culture in Siam", Journal of the Siam Society, Vol. XX, Partie 2.
8. Prince Dhani, "The Reconstruction of Rama I of the Chakri Dynasty", J.O.S.S. Vol. XLIII, 1re Partie, Août 1956.
9. A.B. Griswold, "The Real King Mongkut of Siam", Eastern World, Londres, 1955.
10. Vidya Sivasariyanond, Editor, Aspects and Facets of Thailand, Bangkok, 1959.
11. Noel F. Bush, Thailand, An Introduction to Modern Siam, Toronto, New York, Londres, 1959.
12. Abbot Low Moffat, Mongkut, the King of Siam, New York, 1961.
13. National Culture Institute, Thailand Culture Series, Bangkok.
14. Prince Chulachakrabongse, Lords of Life, Alvin Redman, Londres.